

RÊVES DE VEILLE

Gilbert D'Andria

Rêves de veille

POÈMES

ISBN : 978-2-7466-1482-6

© Bernard D'Andria, 2009

Tous droits réservés

L'auteur

La famille D'Andria quitte la ville italienne de Gênes au XVI^e siècle pour s'établir sur l'île de Chios. Après le massacre de la population de l'île par les Ottomans en 1822, le grand-père de l'auteur émigre à Smyrne (Izmir), en Turquie.

Gilbert D'Andria y voit le jour le 20 mars 1901. La guerre italo-turque et l'incendie de Smyrne le contraignent par deux fois à quitter la Turquie pour la Grèce, en mai 1912 puis de nouveau en septembre 1922. Il fait ses études primaires à Smyrne, à l'École évangélique et chez les pères de Sion, et des études secondaires inachevées à l'École d'Athènes, en Grèce.

De retour à Smyrne, Gilbert D'Andria devient fondé de pouvoir pour l'Eastern Carpet, société de commerce de tapis d'Orient. Durant la Seconde Guerre mondiale, il est antiquaire à Istanbul et dirige sa propre société, « Antikus ». Après la guerre, il fait du commerce international et ce, jusqu'à sa mort, le 22 octobre 1970.

Érudit, polyglotte, il côtoie à Smyrne avant 1922 de jeunes intellectuels, dont le futur éditeur parisien Henri Filipacchi. Il écrit des poèmes, des contes, une vie de saint Paul (inachevée), un roman (*L'Île des Cent Jours*), ainsi que des articles

sous le nom de Germain Arland dans le *Journal d'Orient* d'Istanbul.

Écrivain prolifique, Gilbert D'Andria refusa de publier ses œuvres de son vivant, laissant à sa postérité la tâche de les faire connaître. Il classa néanmoins ses poèmes en trois recueils : « Rêves de Veille », « Glossolalie » et « Histoire, histoires ». Le présent ouvrage rassemble une sélection de poèmes représentatifs de ces trois recueils.

Gilbert D'Andria laisse derrière lui des malles entières de textes manuscrits, d'une écriture malheureusement souvent difficile à déchiffrer.

I

Chemins rebattus

Brusque coup de volant et virage indicible !
Depuis que nous mourons, l'éternel a pris poids.
C'est Diogène-chien, qui se met sous la cible,
Indifférent aux traits de l'archer maladroit.

Rien n'est valeur de rien. – Correspondance aucune !
Je me le dis, rêvant, drainé dans le tramway.
L'esprit plein de mémoire et rempli de lacunes,
Je ne saurais vous dire, électrique, ou je vais.

Ce n'est pas que l'horloge ait sonné les douze heures :
Il est midi moins cinq. – Lisez tous les journaux...
Greenwich au méridien, culbute Jean-qui-pleure,
Et Mars, désabusé, résorbe ses canaux.

La Lune s'acoquine aux palots réverbères.
De la tête de pont de soupirs et des vœux,
Triste aspect du bas-ventre aux yeux de l'impubère,
Lui qui rêva Venus tordant ses blonds cheveux.

Mais la donnée est autre et subtils sont les termes :
Ce n'est pas le désir que nous encanaillons,
C'est l'affreux appétit qu'elle a gardé du sperme,
Lorsque ses yeux mi-clos s'emplissaient de rayons.

Douceur des entités, délire des problèmes !
Les lapins enragés font procès à Pasteur.
Les plus parfaits des dieux règnent dans les systèmes.
Et les plus beaux des yeux chez les littérateurs.

Dors mon petit enfant : fais dormir tes misères,
Tes pleurs jaillis cent fois et cent fois méprisés
Tes désirs piétinés par ton père et ta mère
Et leurs « non ! » plus nombreux que tous leurs vains baisers.

Béni soit le sommeil, trêve des servitudes !
J'ai les deux pieds tordus, des aphtes au palais,
Ce poème en gestion, plein de similitudes,
Et des mignons choisis, parmi les enfants laids.

C'est le lait maternel de la laideur humaine,
Les lais du sieur Villon, qui fut presque pendu,
La fille aux cheveux d'or, qui filait de la laine,
Et le Christ affaissé, de la croix descendu.

Mais descendre n'est rien et monter seul essouffle.
C'est pourquoi le bon Dieu créa les ascenseurs,
Le confort, à partir du feutre des pantoufles,
Et les sifflets, malgré tous les oiseaux siffleurs !

Fleurs des champs ! Fleurs de serre et fleurs de rhétorique !
Fleurs du mois de Marie et fleurs sur les cercueils.
Pétales effeuillés des eaux océaniques,
Îles, dont la beauté se marie à nos deuils !

Cristaux de la forêt ! Bonbons fourrés ! Marquise,
À l'aise dans mon cœur avec tes grands paniers
Et tes jupons touffus, tout replis de surprises,
Et tes cheveux couleur de cendre et de prunier !

Belle en tous tes instants ainsi que ma pensée
Quand la hisse l'élan au mâât du souvenir !

Douce comme une nuit laiteuse et condensée !
Claire comme un beau jour qui ne veut pas finir !

Le conventionnel ! N'écoute pas ! Suppose,
Photoplane et retiens : photosphère d'été.
Vénus, jeune, indécise et grêle dans ses poses,
Et Junon plantureuse et les traits apprêtés.

Te souviens-tu du trot des cavales bourgeoises,
Du galop haletant des cerfs patriciens
Et du gambadement suant des villageoises,
Pleins du boursoufflement de nos élans anciens ?

Ah ! Laideur décevante ! Ah ! Périphe aux chimères
Et triste étonnement d'avaleurs d'escaliers,
Tyrannique et jaloux acharnement des mères
Ombilicalement à notre essor lié.

Leur bien meuble ! Leur droit ! Douleur de leurs entrailles !
Plus forte que la peur de perdre un vieil amant !
– Votre amour nous transperce ainsi qu'une mitraille,
Ô saignantes toujours, ô poignantes mamans !

Ah ! Qu'importe ! Ce soir de vieux courtiers s'installent
Autour d'un tapis vert graissé de leur sueur.
Et puis, les coulissiers prennent place à leur stalle,
Sourcils froncés ou point, au gré de leur humeur.

Un prêtre défroqué leur montre son rosaire
Et s'enquiert à quel prix il peut le bazarder.
Et nos serments aussi sont à l'encan, ma chère :
La foule s'en approche et veut les marchander.

Mais je n'insiste pas : la cause est entendue.
Que me conseilles-tu, puisque voici le soir ?
– Tous ces tressaillements d'amertume rendue
Ne sont que messagers de nos futurs espoirs.

Volez, vieux assignats, tels des avions,
Légers et sans ronfler du vain bruit des moteurs,
Emportant avec vous géométrie et plane.
Notre âme émasculée en sa chaise à porteurs.

La porte s'est fermée et le joug est le même.
À quoi sert ce reflet sur les miroirs sans tain ?
Avons-nous résolu nos terrestres problèmes
Et dit aux romanciers de muer le destin ?

Dans l'antre où se tient droit un grand duc hypnotique,
Le sorcier montre un crâne, autrefois enfant blond.
J'aurais ici cherché tous les anesthésiques,
Le nez de Cléopâtre eut-il été moins long.

Apprentis des sorciers plus puissants que les maîtres !
Blanc de suif ou de neige et danse des balais !
Lupanars engorgés de filles aux fenêtres !
Virages impromptus et destins décalés !

Mais tu m'as dit : – Au temps où nous tenions école,
Nous avons ramassé tant de papier mâché,
Nous avons, aux enfants, infligé tant de colles,
Que nous ne savons plus qui de nous a triché.

Ces livres que prêtait le marchand de nouvelles,
N'ont pas plus clairement, ni mieux dit le destin,

Que l'obscur chapelet des brunes caravelles
Sur les flots cérulés de cet ancien matin.

– Fermez-vous, ô mes yeux, fascinés de l'image ! –
Ma force contenue a brusquement bondi !
– Madame, je vous rends en cet instant, hommage.
Exotique, en chapeau d'oiseau de paradis...

Potelé de la main sur le sein des bergères...
Estampe de Boucher. Grâce ! N'as-tu pas vu,
Sur la face poudrée, aux douceurs étrangères,
Les secrètes langueurs de l'amour imprévu ?

Monte sur cette chaise et donne à la pendule
Quelques bons tours de clef qui mènent à huit jours.
Laisse cet exotique horizon qui recule,
Ma chère, et coiffe-toi de ce vieil abat-jour.

Dans le sac des fripiers : bric-à-brac de chapelle :
Chandeliers rouillés, dédorés ostensoirs ;
Clous tordus, vieux marteaux, pieux ébréchés et pelles ;
Et des grands astres d'or tombés du ciel des soirs...

Et sur la place sombre où se dressent jumelles,
La tour, la grande cour et tout l'amer portail,
Des paires de ciseaux rompus et des gamelles,
Écrins de pauvreté tout odorante d'ail.

Bobines. Gobineau : Rien qu'un sur deux volumes.
La Clef des Songes bleus au gré des serruriers ;
Faucilles et marteaux en rut sur les enclumes ;
– Et tout l'or de la terre aux pieds des armuriers !

Archets, tambours troués, guitare monocorde,
Échelle qui titube et nous renversera !...
– Babel, quand pourrons-nous te sauter à la corde
Et jouer sous ton porche à trois trois, passera ?

Le pourrons-nous jamais ? Eh ! pourquoi pas ! L'entracte
Condense du silence aux franges des rideaux :
Contemple, hors la ville étouffante et compacte,
Tous ces riants bordels rangés aux bords de l'eau.

Registres de la terre aux archives célestes :
Des anges ronds-de-cuir, sur les dossiers penchés,
Séraphins paresseux, lecteurs de romans lestes,
Ont le bas de leur corps rivé sur le plancher.

La planche de salut... Salut ! exsangue hostie
Où notre œil croit voir luire un étrange reflet.
Toi qui guéris de Dieu par homéopathie
Et trempes dans du miel l'injure et les soufflets !

Autre morphine : jeu. Fiches en pyramides,
Maux de tête guéris par les pyramidons,
Spécifique saveur des choses insipides,
Air d'opérette : Achille est roi des Myrmidons !

Paris. La belle Hélène ou sainte Madeleine,
Quand il faut de nouveau chanter la Madelon,
Entendre le coteau tonner au fond des plaines
Et le ciel, infeste, vrombir d'affreux frelons !

Jérémie. Isaïe et les jérémiades ;
Des manteaux projetés du haut des chars en feu ;

Élie, au ciel porté, secoué de ruades,
Au galop obstiné des chevaux monstrueux.

Vais-je plus haut monter ? Suivre Élie aux nuages ?
– Ou ramasser, rempli de sable et de grand vent,
Près des mats dépouillés et des nerfs au mouillage,
Le manteau tout gonflé de mes désirs mouvants ?

Cet espace a tout pris dans ses plis monotones,
Ces moutons qui sont gris de poussière et de temps,
Ce ciel, à leur image, atone qui moutonne,
Ce pâturage avare et ce tardif printemps.

Les rondes ont tourné comme du lait. La chaume
Rappelle, ô souvenir, nos manuels d'enfants ;
Cet arbre défendu qui n'est qu'un arbre à pommes,
Et ce péché mortel, gros comme un éléphant !

Piton de Tournefort ! Pic de la Mirandole !
Mon cœur qui coule à pic !... Incunable piqué...
– Et ce serpent python, sensible aux farandoles,
Et tous ces sentiments confus et compliqués.

Retournons à pas lents. Point n'est de certitude :
Épicure est en nage. À sa montre Omega,
Il lit : midi moins cinq. Bureau des Longitudes.
Il se presse. Bientôt il sera renégat.

Il se presse. On l'attend au banquet d'Épictète...
– Toute l'antiquité bondit comme un chevreuil ! –
Et saint Thomas d'Aquin se plaint de maux de tête,
Debout, parmi des flots tout hérissés d'écueils. –

Retournons à pas lents. Tu me dis : – C'est de hâte !
Je te réponds : – Il faut doser ma déraison :
Je ne veux ni courir avec les culs-de-jatte,
Ni, profitant des mains, m'enfuir à quatre pattes,

Ni, pour trouver refuge, entrer dans la prison.

1946

Discours du Père nourricier

« Mon fils, dit saint Joseph à Monseigneur Jésus,
J'ai peiné tout le jour et voici mon salaire :
Ces moyeux sont étroits et ne font pas l'affaire ;
Ayant un pouce de moins qu'il ne l'aurait fallu.

« Or, cela simplement provient de ma vieillesse ;
Mon esprit s'affaiblit et mes doigts sont rouillés ;
Vous auriez dû m'aider, vous qui, plein de jeunesse,
Avez d'agiles doigts prompts à se débrouiller.

« Mais vous passez le jour à bayer aux corneilles,
À tenir des discours – quand vous ne méditez ;
Vous avez un esprit trop bourré de merveilles ;
Or, servir seul importe et non pas dissenter.

« Pendant que votre mère enroule sa quenouille
Et que votre vieux père empoigne le rabot,
Vous écoutez, rêveur, le concert des grenouilles,
Le chant de la cigale et le cri des crapauds.

« La Torah est divine et le Nom délectable,
Mais lisez la Parole au saint jour du Sabbat,
Et prenez, plus souvent, le long des jours ouvrables,
Votre part des travaux et des communs tracas.

« Dès qu'il fait jour, au lieu de courir la campagne,
De vous coucher sur l'herbe aux pieds des verts coteaux,
De parcourir la plaine ou gravir la montagne,
Utilisez la scie et touchez le rabot.

« La vie est une chose âpre aux devoirs austères ;
Un bon fils d'Israël imite ses aînés ;
Notre rôle ici-bas, notre but sur la terre,
Consiste à nous restreindre et toujours nous borner.

« Mon fils, vous vous devez à qui vous mit au monde ;
Les auteurs de nos jours ont tous les droits sur nous ;
L'égoïste m'inspire une haine profonde,
Il faut bien que chacun se sacrifie à tous.

« Voyez mes doigts noueux et recouverts d'entorses,
Mon dos tout recourbé, mes vieux genoux moulus,
Comment, me voyant tel, conservez-vous la force
De courir la campagne en me laissant reclus ?

« Vous avez dix-sept ans et j'en ai bien septante.
J'ai peu de jours à vivre et vous en avez tant !
«Et lorsqu'on devient vieux la vie est attristante
Si l'on n'a pas son fils, près de soi, tout le temps ! »

Et Monseigneur Jésus, tant que parlait son père,
Muet, fixait au sol ses yeux baissés et las.
Et, lorsque saint Joseph eut fini par se taire,
Notre Seigneur Jésus ne lui répondit pas.

1946

Écheveaux

I

Ne vous y fiez pas. Laissez tomber les stores,
Posez d'épais coussins tout le long du divan.
Ne touchez pas le chien : c'est l'heure où se restaure
La famille qui rit et qui mange en buvant.

Trois toiles. Celle-ci : Picasso chez Matisse.
Des volets qui croulaient sous le poids des couleurs.
Cette araignée, en qui tout l'avenir se tisse ;
Cet espoir qui promet sursis à nos malheurs.

Trois vis. Et l'Idumée où Hérode s'é gare...
Que n'avons-nous vécu au temps de Jésus-Christ,
À l'heure où les chameaux stoppaient devant les gares
Avec leur manifeste établi en sanscrit !

II

Un tiers de nuque blanche et deux tiers de poitrine,
Pleins d'artifice sûr et d'avatar certain,
Sont, chez le grand faiseur, exposés en vitrine ;
Au garde-à-vous devant le maréchal Pétain.

Déchirure, dentelle et bris de soie aux mailles,
Crayon, poudre Rachel, muscs puissants et titrés,
Et le petit Jésus étendu sur la paille
Sous le vrombissement des bourdons illettrés.

Poème ! Vanité du rythme et de l'oreille,
Coit sempiternel d'échos entrelacés,
Ô puérils accords, bourdonnement d'abeille,
Cœur pensif qui se berce et ne s'est pas lassé !

Il ne sait plus, mais toi ! Tu sais bien quelque chose :
La terre qui te doit son petit bout d'arpent,
Et, miroir imprévu de nos métamorphoses,
Livide, ton pareil, qu'au petit jour, on pend...

III

Docteur, je vous supplie à genoux : l'ordonnance,
Et puis, vite, en taxi, chez le pharmacien
Quérir le rêve en poudre et le songe en essence
Qui soulagent l'esprit asservi de chrétien.

Soulevez le fardeau qui pèse à mon épaule
Et la meule que tourne, yeux fermés, mon esprit ;
Brisez l'axe idéal qui réunit les pôles
Et l'éphémère humain de l'éternel épris !

Surfait ? Rien n'est surfait hormis le cœur qui pose...
Pose là ton chapeau. Guerre au porte-manteau,
À Virgile, à Sénèque, à leurs vers, à leur prose,
À leur sagesse antique, à notre esprit nouveau.

Adjectifs, compléments, chaînes de la grammaire
Et chaîne de la vie et durs enchaînements
De ces chétifs enfants qui partiront en guerre
Pour que nous puissions vivre interminablement.

IV

Et voici que la ville à l'horizon se dresse
Et que Monsieur Matisse argente ses volets.
J'ai perdu l'agenda où dormaient les adresses
Et de mes trois maisons, égaré les sept clefs.

J'avance : les trottoirs ne savent rien des portes
Et les chats affolés s'enfuient sous les klaxons.
Je ne vous dirai pas comment je me comporte
Ni ce qu'il adviendra du drame anglo-saxon.

C'est le bleu de l'ardoise et le roux de la brique.
J'aime ces toits rangés dans l'air comme des moutons
Que garde le tuyau puissant d'une fabrique.
Qui tire un drap léger des floconneux cotons.

Des ouvriers partout et des dactylographes,
Des chiffres allongés sur des papiers volants
Et des nez alanguis, semant d'amers paraphes,
En l'honneur des cargos stationnés sous palan.

La machine à écrire étale ses dynastes,
Que ce soit Smith Premier, Underwood, Remington.
Je ne veux rien savoir de ces secrets de caste
Et rien des compromis du songe et du coton.

Mais de ce qui me tient à cœur, entre autres choses,
Je ne veux vous tenir, ce soir, qu'un seul propos :
– C'est un rideau de fer qui sépare la prose
D'un poème où fleurit la liberté des mots.

L'alchimiste

Lorsque je descendais, de mon pas solitaire,
La pente où le soleil versait sur mon orgueil
Ce besoin de savoir et, cependant, de taire
Le mal dont j'ignorais avoir franchi le seuil,

J'avais déjà vécu de mouvantes années
Et de sève gonflé mes forces jouissantes
Sans qu'aucune Minerve en mon cerveau fût née
Des espoirs obstinés et sevrés de l'attente.

Je marchais tout chargé du faix des lendemains
Qui pliaient sur mon front comme de lourdes treilles ;
Et mes yeux absorbaient, au long bleu des chemins,
L'enchantement charnel des terrestres merveilles.

Ô jours divins ! Beauté des lendemains durables !
Quels rayons vous puisiez et répandiez en moi !
Quels flots, précipitant leur chute intarissable,
Me fécondaient le cœur de torrentiels émois !

Et l'Amour n'avait pas plus ferme certitude
Ni plus royal appui que mes bras distendus
Lorsque, pour enlacer ses fières attitudes,
Je dessinais l'élan de mes efforts perdus.

Quel temps ! Quelle fleur dure et droite sur sa tige !
Quelle attente orgueilleuse et quel espoir sacré !
Quelle sainte endurance et quel amer prestige !
Quel fruit riche, mûri, sous le soleil doré.

La vie inépuisable était ample et facile
Comme un flot translucide et que fend l'aviron,
Comme un ciel surchargé d'atmosphère tranquille,
Comme un lac monotone et toujours transparent.

Mon cœur se préparait à recevoir la manne
Au centre d'un désert de mirage et d'éclat,
D'où, comme un paradis artificiel, émane
Cette inerte stupeur qui pesait à mes pas.

Mais l'invisible éclair condensait les nuages
Et la houle endurecit, de sel rude et d'embruns,
Ce cœur qu'allait bercer la beauté des naufrages
Et lui laisser le goût amer de leur destin.

Fallait-il que l'essor retentît de silence ?
Que le vouloir devint et l'avenir voulut
Pour que, du pur désir alterné de cadences,
Ma bouche s'enchantât sans qu'elle s'y complût ?

L'une épanchait le vin sans procurer l'ivresse ;
L'autre avait la ferveur mais réservait la foi.
Et toutes reculaient reniant la promesse
D'affermir leur étreinte et de marquer leur choix.

Je disais, j'ajoutais à l'âcre expérience
Qui rythmait, ondulant ses vides et ses pleins :
– Rien donc ne survivra de la vaine science
Qu'une aurore promise à d'éternels déclinés ?

C'est alors que tu vins, pâle, toi, la dernière,
Visage précisé, chef-d'œuvre antérieur,

Indénombrable amour, jouissance plénière,
Juste incarnation du songe intérieur.

Fille de ma douleur et de ma solitude,
Ô chants, ô belle Angoisse, et torrents de douceur,
Cœur serré, secoué, vibrante plénitude,
Toi dont l'âme ennemie est de la mienne sœur,

Immobile souffrance et constante pensée
Fait de ma substance et me créant en toi,
Approche-toi, miroir de mes forces passées,
Pour que je te contemple et te retrouve en moi !

C'est toi le prime éveil et la dernière halte ;
Toi, ce jour où mon cœur tremble, toi, ce sursaut !
Toi, cette heure où mon âme en défaillant s'exalte,
Toi, ce premier voilier sur le calme des eaux...

Toi seule qui reçus de moi ton existence,
Ô Minerve jaillie ardente et bien armée !
Ô poème statique, incorruptible stance,
Déesse patiemment dans mon cerveau germée !

Et je reste debout, le contemplant de face
Ce tourment de ma chair longuement préparé,
Cette fleur éclatée en un point de l'espace
De par delà les temps promis et réservés,

Ce bien de mes pensées, ce faisceau de mes rêves,
Cette succession de songes et d'efforts,
Cette coalition des illusions brèves,
Cette vie émergeant d'indénombrables morts !

Puis-je au moins à présent dire à l'œuvre achevée :
Tu seras ma demeure et tu seras ma tour ;
Tu seras la citerne où mon âme abreuvée
Sourirait au miroir arrêté de ses jours ?

Stabilité ! Concert des minutes vivantes ;
Douceur de l'Actuel et paix de l'Accompli ;
Épanchement parfait des forces abreuvantes ;
Que ne puis-je endiguer le flot qui vous remplit !

Car je ne puis goûter, je rejette et dénie
Toute saveur future et tout goût étranger,
Je veux vivre enfermé dans l'actuel génie,
Qui m'offrit le trésor dont mes bras sont chargés

Croirais-je que le but ouvre des fins nouvelles ?
Que le champ engraisé se change en sol pierreux ?
Que le minerais vil et vaincu se rebelle ?
Qu'un soleil inconnu peut éblouir mes yeux ?

Retournerait en plomb, tomberait en poussière
L'or qui germa du feu, le saphir né de l'eau ?
Tout ce qui fut esprit redeviendrait matière ?
Tout ce qui fut sommet redeviendrait niveau ?

Ah ! Que dure l'Image et que vive l'Idée
Qui fit de toi la halte, et le sel, et le pain,
Et que, dans la splendeur des rives abordées,
Se ferment aux désirs les réseaux des chemins !

Que la pierre qui change en or la brute pierre
Fonde, pareille au songe, en un réveil serein !

Que l'esprit immobile absorbe la matière !
Que le saphir et l'or s'incrument dans l'airain !

Qu'inutile flambeau s'éteigne la science
Dont le fécond labeur sut engendrer ce dieu !
Que je retourne encore à la rude innocence
De mes jours primitifs et inindustriels !

Et que, pour conserver le dieu de mes entrailles,
J'épuise, dans la paix d'un sûr renoncement,
Le désir qui féconde et l'esprit qui travaille,
Par le lucide effort d'un sage effacement.

Le poète fou parle

Le ciel semblait plus beau qu'un ciel laqué de Chine ;
Ma canne, dans l'azur, traçait de fols sillons ;
J'étais comme une auto qui roulait sans machine
Ou comme un riche ailé, porté sur ses millions.

J'avais l'esprit lassé de leurs extravagances,
Ayant lu Mallarmé, Claudel et Jean Cocteau,
Absorbé le sublime à travers Abel Gance,
Et vogué, dans minuit, soleil sur le bateau.

J'étais comme surpris des bourgeois sur la place
Et des gens à l'endroit qui foulaient les pavés,
Des marchands qui vendaient des crèmes et des glaces
Au lieu des morves d'or dont je m'étais gavé.

Ma ville et ma maison avaient changé d'espace,
Et je cherchais en vain, en ce site inconnu,
La maison du berger et la maison de passe
Où les chérubins gras montraient leur ventre nu.

C'est alors que je vis, par la porte cochère,
Cet attelage entrer dans le grand parc glacé :
Tout l'œuvre de Gide était mise aux enchères
Et les pieds des Bédouins sur le gravier crissaient.

Dans la nuit prolongée et lourde d'harmonie,
Le cygne ensommeillé s'amarrait aux roseaux ;
La douceur sur l'étang tombait comme une pluie ;
Des rêves attardés glissaient tels des vaisseaux.

Suspendu sur le bord frémissant de la flèche,
Un long saule pleureur se mirait dans l'étang,
Les racines en l'air, tandis que les calèches,
Au grand trot des chevaux, s'éloignaient dans le Temps.

Dans les salons, plus froids que les tombeaux de pierre,
Adossant sur les murs leurs corps invertébrés,
Des guerriers cuirassés, dressés sur leurs rapières,
Formaient, sous les lambris, comme un dernier carré.

Le personnel était composé d'automates,
Et tout, dans la grand'salle, était funèbre et sourd.
Le couvert était mis ; sous leurs puissantes pattes,
Les éléphants faisaient craquer le plancher lourd.

Saucissons étourdis et coupés en rondelles,
Que n'aviez-vous suivi le vol du cerf-volant
Qui vous eût emportés parmi les hirondelles,
Et dans l'azur peuplé de mes amours volants !

Et vous, grands cerfs obtus qui tournez sur la broche,
Que n'avez-vous percé, de vos bois irrités,
Ces chiens, dressés par l'homme au meurtre par débauche,
Et plus jaloux que nous de votre liberté !

Les fauteuils ancestraux grinçaient dans le silence ;
Les trousseaux sans espoir laissaient tomber leurs clefs ;
Et tous les éléphants, demeurés sans défense,
Avec leur trompe en rut défonçaient les volets.

Les grands ventilateurs vrombissaient sur la table
Et les enfants pissaient dans les calices d'or ;

Mais chacun se leva lorsque le Connétable
Pénétra dans la salle et salua les morts...

* * *

– J’aurai pu te conduire au bal des pédérastes
Où les couples dansaient les pieds sur le plafond,
Si ton cœur, en dépit de ton corps, était chaste
Et si l’Homme à l’envers n’avait un sens profond.

Mais j’ai pensé : Veillons ! C’est heure où se ranime
Tout ce qui fut latent et n’a pu devenir :
Les animaux parlants, les amours pseudonymes,
Le Passé qu’entrava le perfide Avenir.

Des ponts et des soupirs font d’absurdes Venise
D’où le Doge, affolé, s’échappe en domino.
Le lion de Saint-Marc contemple, avec surprise,
Les loups qu’ont dévorés les féroces agneaux.

Et les petits enfants qui sortent de l’école,
Battent les mains de joie – en suffoquant de peur –
Devant Napoléon qui s’en revient d’Arcole
Et serre le drapeau et le pont sur son cœur.

Cléopâtre indignée a dit à Marc-Antoine :
– Qu’as-tu fait, malheureux ! de mon uraeus d’or,
Des bagues, des colliers, de l’orge et de l’avoine ?
– On les retrouvera, répond le guerrier, dors !

Qu’en pense le Poète ? Il me répond : – Misère !
Et j’ajoute : – À quoi bon brûler le mauvais grain ?

Semons-le dans les champs, rendons-le à la terre,
Décampons du logis et reprenons le train.

Le Temps a fait tomber les anneaux de la chaîne.
À quoi bon cette angoisse et ce suprême émoi
Et qu'importe l'amour s'il ressemble à la haine ?
Je t'ai repris mon double et tu n'es plus en moi...

Misère de la mort – quand tout en nous veut vivre –
Qui rend vain ton sourire et rend vain tes attraits :
C'est quand je suis à jeûn que je suis vraiment ivre
Et ne vois plus partout que ces futurs cyprès...

* * *

– Colombes qui pesez sur les grêles roseaux
Dont Pascal a médité dans sa saison dernière,
Vous n'absorberez plus que des flots de lumière
Dans le miroir lucide et transvasé des eaux.

Personne ne pourra redresser ni refaire
Votre beauté muée en un brûlant flambeau,
Ni ces éphèbes nus, couchés dans les bruyères,
Ni ces filles, objets des plus grossiers sanglots.

Sur mon ardeur, Chimène a daigné se pencher :
J'ai goûté sa ferveur complice et parricide ;
Chimène qui plongiez au gouffre du péché
Que vos yeux étaient chauds et vos baisers avides.

Chimène, rendez-moi le goût de vos baisers
Et le gémissement musical de vos plaintes,

Ô vous, chère âme vierge en un corps embrasé,
Que n'endurcissait pas la cruauté des saintes.

Chimène ! Tout en vous a le visage humain
Puisque vous aimez l'assassin Don Rodrigue,
Que vos clameurs de deuil étaient sans lendemain
Et que tout votre honneur n'était qu'astuce et brigue !

Chimène, je vous trouve, égale et continue,
Dans mes refoulements et dans mes feintes fièvres,
Dans tout ce qui sommeille et rampe en ma chair nue,
Dans tout ce qui n'est pas fadeur menteuse et mièvre.

J'aurais été pour vous secourable et fidèle
Si mon songe des jours n'était pas terminé ;
Je n'ai plus de regard pour les faveurs charnelles
Et mon âme abolie est comme un nouveau-né...

Tous les soupirs humains se sont tus : c'est la brise
Qui rend ce son de flûte et ce gémississement,
Et ce n'est plus de vous que ma ferveur se grise,
Mais de ces fraîches eaux et de ce firmament.

Ah ! Vraiment : ce n'est rien qu'une eau qui vocalise
Et les soupirs humains ont de plus justes voix,
Mais tout rythme décante et tout chant s'égalise
Lorsqu'avec ses rumeurs tout passé décroît.

La vie a fait mûrir son fruit comme les arbres ;
Le soleil s'est couché ; l'horizon a bruni.
Les palais sont fermés. Sur les gradins de marbre,
Nous avons égaré les fils de l'Infini.

Ces vaisseaux que la rouille a rongés dans le port
Tandis qu'appareillait le Songe, autre vaisseau,
Ont moins dit du néant et connu de la mort
Que ce désir de vivre ancré dans le berceau.

Dans le parc insensible au beau jour qui se lève,
Le cygne, réveillé, n'a rien perçu du temps :
Fixé sur le miroir permanent de son rêve,
Il glisse et fait vibrer l'eau lisse de l'étang.

Ailleurs – mais que m'importe ailleurs ce qui se passe –
Les plafonds sont partis sur les tapis volants ;
On a mis les scellés sur la maison de passe
Et tous les invertis, en queue aux cerfs-volants.

Gorgés de leurs vertus, ivres de leurs rapines,
Les saints se sont ligués pour triompher de nous ;
Les chardons font la guerre aux frôles aubépines ;
Et des vieillards font l'amour sur le sein des nounous.

À l'encan, Esaü rachète ses lentilles ;
Élie est descendu ramasser son manteau ;
Des festins somptueux sont servis en pastilles ;
On a fait grand mystère autour de ce gâteau...

Cette immense layette, inépuisable en langes,
Cette cave profonde et riche en biberons,
Seront mon legs suprême à ces faiseuses d'anges
Pleurant leur repentir aux marches des perrons.

Pourtant, elles n'ont pas l'abandon des Marie.
Morne, leur repentir s'est figé sans aveux,

Puisqu'elles ont, du voile épais des hétaires,
Recouvert cette chose honteuse : leurs cheveux.

Sur le lit nuptial, poudré de naphtaline,
Nous pourrions nous coucher sans nous unir pourtant :
Pour les peines du cœur, prends la digitaline ;
Ne fais jamais l'amour grâce à des irritants...

Si tu viens, je pourrais délayer ta ceinture
Et délivrer tes seins prisonniers du soutien ;
Je laverai ta face et blême et sans parure,
Tu me diras de quels frissons tu te souviens.

Mes rêves, ivres morts, n'ont pas vu leur naufrage :
Je t'apprendrai le mot de mes derniers secrets.
Et nous verrons passer, ainsi que des nuages,
Nos envols révolus et nos anciens portraits.

1960

Le poète sous la Coupole

– Dans la glauque splendeur de cet étrange rêve :
Épée, habit bleu-vert et bicorné à mon front,
Pour ce beau jour de gloire et ce faux jour de trêve,
J'arrive tout armé de douceurs et d'affronts.

Messieurs, ma joie est grande et ce n'est pas méprise
Si la garde trompette et bat tambour aux champs.
J'aime vos blonds cheveux et vos poussières grises
Et jusqu'à la fadeur discrète de vos chants.

Vertigineux sommet qu'on nomme la Coupole !
M'y voici suspendu lustre et cristal mouvant,
Axe aigu traversant et rejoignant les pôles,
Transparent comme un mythe et rivé dans le vent.

Mon habit est cousu d'invisibles sonnettes
Que j'eus soin d'attacher parmi les passements.
Tout courant les agite et les change en sornettes
D'où naît une musique aimable, assurément.

Souvenez-vous du temps où j'étais acrobate
Et poursuivais mon double et mon dernier venu.
J'ai, depuis, subjuguant les mots à quatre pattes,
Choisi ceux qui chez vous seront les bienvenus.

Je sais peindre un archange avec poils aux aisselles,
Et sans aile voler autour d'un cadran creux,
Engendrer des parents terribles d'un coup d'aile,
Et, de l'aile, éblouir un écran ténébreux.

Heureux pourtant celui qui, prudent, se méfie
Et cire ses souliers pour franchir votre seuil
Et qui, nargué jadis, enchante et stupéfie
Un sénat rassemblé qui commémore un deuil.

Car, Messieurs, aujourd'hui c'est jour de funérailles,
Et je dois encenser celui que vous pleurez,
Saisir le goupillon... Vous vous dites : Il raille !
Et vous vous défendez de paraître effarés.

Trouvez-vous que je sois enfant d'une autre race ?
Vous sentez-vous confus d'être si différents ?
Vous me voyez tempête au milieu des bonaces ;
Vous consultez la voûte et déclarez : – Beau temps !

L'enterré d'aujourd'hui ne faisait pas mystère
Qu'il n'aimait pas la corde et le saut périlleux.
Il eut choisi le train, jamais l'hélicoptère.
Et, pour s'y bien caler, les fauteuils du milieu.

Il aimait que le noir remplît le blanc des pages.
Économe, il voulait ménager le papier.
J'ai prodigué le blanc dans mes vagabondages
Et banni tous les mots qui marchaient sur leurs pieds.

Messieurs, c'en est assez ! Trêve au pensum sordide !
Mon diable au corps m'incite à louer Radiguet.
J'ai soif d'un bel envol sur des cimes limpides...
Ce bref terrestre effort m'a beaucoup fatigué.

Suis-je naïade ou faune ? Oiseau, branche ou corolle ?
Sorcier, tapis volant ou soulier de satin ?

Ombre sage égarée au milieu d'ombres folles ?
Ou démon maniant les fils des vils pantins ?

Tintez, grelots légers cousus aux broderies,
Berçant le faux sommeil de l'épée à mon flanc,
En ce jour de victoire et de pure euphorie
Venu pour couronner des espoirs de trente ans !

Et voilà ce que j'ai trouvé pour vous distraire...
Grondez et crépitez gradins de haut en bas !
Acclamez-moi, Messieurs dont je me moque en frère...
J'ai vécu pour ce jour et tout ce branle-bas !

1955

Les douze Césars

I – Jules

Appréciez-vous beaucoup mon sourire ?
Romains ! Prenez place aux balcons...
Ah ! Combien j'aime qu'on m'admire :
Je vais franchir le Rubicon.
Bataille ! Osselet. Fauve arôme !
Toujours premier, jamais second !
Je ne veux guère d'un royaume
Et si je porte une couronne
C'est pour dissimuler ma triste calvitie.

Je suis le grand César, premier de la série.
J'ai Vénus pour aïeule et je me suis fait dieu,
Moins par vaine candeur que pour l'œil du vulgaire.

Ma vie en tous points admirable,
A pris fin, médiocre épopée,
Lorsqu'on me vit tomber, grand diable,
Sous la statue du grand Pompée.

II – Auguste

Je suis petit, fort obstiné,
Intelligent, très égoïste,
Si vous me suiviez à la piste,
Vous verriez à quel point je fus ambitieux.
À la bataille d'Actium,

Eux deux avaient plus de galères.
Mais Antoine était fort colère,
Et moi je fus astucieux.

Me voici maître du Monde.
Modeste, doux, plein de clémence.
J'administre, je dispense,
Et je m'affirme, et je pardonne.
Après tout, neveu de César,
Je fus un bon comédien...
– Je vous ai trompé citoyens
Mais ne vous l'ai dit que trop tard...

III – Tibère

Ma vie, en Suétone, est un long reportage
De ces méchants propos qui dans Rome couraient.
Lui n'était qu'un badaud, friand de commérages,
Qui composait son livre en un temps sans danger,
Un écrivain habile, un auteur à la page,
Qui livrait aux Romains ce que Mode exigeait.
Et si d'obscurs penchants me portaient vers la chair ?
Quand on est tout puissant, on est souvent tenté.
Que pouvait cela faire à ces batteurs de l'air
Si vieux, sceptique et solitaire,
Tout en bien gouvernant, j'ai tout voulu goûter ?
Mes lettres, mes discours sont un bon témoignage,
De mon esprit lucide, austère et mesuré.
Si reproche m'est dû, c'est d'avoir, à mon âge,
Trop présumé de l'homme et de sa bonne foi.
Suétone a noirci mon nom de ses outrages,

Mais si, pour tant de sots, je vis de son verbiage,
Mon œuvre le méprise et parle mieux de moi.

IV – Caligula

Je sais, mieux que jamais personne,
Fronçant mes deux sourcils épais,
Faire trembler d'effroi les hommes.
Je ne suis pas pourtant mauvais.
Mais songez combien ma puissance
Est sans limite et sans un frein.
Si je le veux, ce que je pense
– Ne serait-ce que démente –
Sera réalité demain.
Au plus haut point cela m'amuse
D'agir sans avoir à freiner...
Aussi, pris dans mes propres ruses,
Un jour je tombai, folle muse,
Sous le couteau d'un effréné !

V – Claude

Que voulez-vous de moi ? Je ne suis qu'un pauvre homme
Qui n'a pas eu sa part dans les maux advenus...
Vous m'appellez César, Imperator de Rome ?
Vous dites que Caïus, mon neveu, ne vit plus ?
Ah ! Que je sois premier ou dernier dans Rome,
Que je vête la pourpre ou me présente nu,
L'Avenir ne verra de moi que le pauvre homme,
Et mon front couronné lui paraîtra cornu.

VI – Néron

Je suis l'élève de Sénèque,
Comme lui, j'appris à phraser.
Auguste de bibliothèque,
Les mots m'ont follement grisé.
Ne croyez pas que je sois bête.
Susceptible, oui ! et envieux !
Je haïs et j'aime les poètes,
Je couve un amour malheureux.
Tout joueur de luth m'est ami,
Je suis pour ceux qui vont chantant. –
Voyez comment je me suis mis :
Je vais comme eux déambulant !

On prétend que j'ai brûlé Rome :
À qui l'ai-je dit qui le sait ?
En bref, je suis un très jeune homme
Qui s'avéra souvent mauvais.
J'adorais la lyre, les femmes,
Les vers, les sports, les soirs d'été,
Et me voici voué aux flammes
Pour ceux que j'ai persécutés.
Qu'étaient-ils donc ? Je me rappelle
Un édit à propos de gens
Bons à jeter à la poubelle...
Des espèces de rebelles...
Vous me direz : – Tu te défends !

VII – Galba

Vieillard tout hérissé d'erreurs et d'expérience
– Souvent l'expérience est un tissu d'erreurs –
J'ai pour devise pris, discipline, obéissance,
Et je veux extirper le mal et ses fauteurs.
J'ai vécu loin de Rome en ces temps de folie.
Et je vais, dur et juste, venger d'anciens forfaits.
Ma cour sera mon camp, et ma mélancolie
Tiendra d'austère éclat l'Histoire que je fais.
Mais quoi ? Vous préférez Néron et l'acolyte
Qui suce la débauche au sein du même amour ?
Vous acclamez la Femme et repoussez l'Hoplite ?
Pour n'avoir rien compris, voici venu mon tour...

VIII – Othon

J'ai, gras, voluptueux, baigné dans l'air du siècle,
Mais je ne suis pas sot et j'ai le cœur humain
Et je sens me pousser partout des plumes d'aigle,
Puisque je suis César et que je suis romain.
Si j'ai, jusqu'à présent, aimé roses et lyres
Et les lits moelleux des sensuels repas,
Je ne crains pas les camps et je peux bien vous dire
Que mon oreille aussi se complait aux combats.
Ma narine a déjà flairé, paquet de graisse,
L'ennemi qui viendra déparer ma beauté,
Tranquille, je dédaigne et pour compte lui laisse
Le mot qui l'enverra vers la Postérité.

IX – Vitellius

Des figues et poulets couverts de pourpre sauce ;
Tel l'Empire, à mes yeux, m'est ce jour apparu,
Pourtant, je vaudrais bien mieux que le fantoche atroce
Du manuel d'Histoire et du précis obtus.
J'ai comme un bon Romain, appris l'art militaire
Et suis non sans science et sans habileté,
Mais comment ces voix-là les forcer à se taire ?
Je suis l'homme d'un mot pour la postérité
D'un Bedriac à l'autre, en un destin rapide,
Je promène des jours traînés au ralenti
Et, César de cuisine, empereur insipide,
Je reste, gros de forme, infiniment petit.

X – Vespasien

Pères conscrits, je suis sorti de la « moyenne »,
Les malintentionnés m'appellent parvenu.
Mais, pour mettre de l'ordre en la maison romaine,
Je suis, heureusement pour vous, à temps, venu.
Si mon prédécesseur manœuvra sa mâchoire,
Moi, je manœuvrai vos cœurs, Pères conscrits.
Et je mourrai debout, pour laisser dans l'Histoire
Un bon mot de la fin qui soit un mot d'esprit.

XI – Titus

Est-ce mes sentiments ou bien ma politique
Qui me seront garants des bons points mérités ?

Qui des deux, de l'Amour ou de la poétique
Me conduira, tout droit, vers l'Immortalité ?
J'eus le cœur dévoré par ma propre conquête,
Ah ! que la reine est douce et que les yeux sont beaux !
Tous les jours, quelque juif me tend une requête
Qu'importe ! Si la nuit ses yeux sont mes flambeaux.
Un César amoureux n'est pas protocolaire.
Il faut briser sa chaîne et rétracter son cœur.
Soumets-toi me dit Rome, abdique sans colère !
Honte si le vaincu doit devenir vainqueur !
– Délice des humains – non mon propre délice,
Car l'amour se corrompt au vent des zizanies.
Pour avoir essayé d'oublier Bérénice,
Titus meurt de langueur et de neurasthénie.

XII – Domitien

Moi je suis le moins bon et le poignard me guette,
Au jour qu'Apollonius m'a vu râler de loin
Fera-t-on au Sénat sur mon meurtre une enquête ?
Ou verra-t-on mon chef rouler aux quatre coins ?
Je haïs ! Je ne suis pas un César sympathique.
Pourtant, chaque matin j'ai lu mon courrier,
Écrit aux propréteurs, donné conseils pratiques
Aux généreux lointains par mes nombreux fourriers.
L'Empire a bien tenu sur ses lourds pieds fragiles.
Et si j'ai répandu quelque sang innocent...
Vous le tenez, d'ailleurs, de vos faiseurs de style,
Lesquels n'entendent rien à ces questions de sang.
Vous imaginez-vous que j'ai tué des hommes
Pour l'absurde plaisir d'avoir les doigts vermeils ?

Et vous, qui parlez haut, quand fûtes-vous, dans Rome,
Présents à des débats privés de mon Conseil ?

Prière

Depuis le temps lointain qui marqua la rupture,
Seigneur, j'ai de tes cieux soufflé les lumignons,
De ton Ève refait l'hésitante sculpture,
Et coupé les cheveux bouclés de tes mignons.

J'ai surfait le sans-fil et les coiffes bretonnes,
Les calvaires repus des pardons oubliés,
J'ai dérobé la joie au pur fil des automnes,
Et mélangé ton or à l'or des peupliers.

Les mers, qu'une aniline épuisante colore,
Ont longuement bercé mes sommeils éveillés ;
Des glaces ont chanté du fond bleu des folklores,
Et des regards divins ont dans mes yeux brillé.

Que restait-il après, des bienheureux naufrages ?
Un Saturne épaissi, plein de mornes saisons,
Des saints auréolés assis sous des ombrages,
Et des libres penseurs captifs en leur prison.

Des boas échappés des paradis terrestres
Et rognant de la pomme un croissant ébréché ;
Des chevaliers masqués, dont la fureur équestre
Exaltait les sermons que tu m'avais prêchés.

Telle était ta machine et tel était le monde,
Seigneur, quand ton guerrier se coucha pour dormir,
Et que, sur le miroir, piquant sa lance immonde,
Son sommeil eut trouvé les fils de l'avenir :

Sentant en lui le feu qui devant lui s'embrase,
Moïse poursuivait, essoufflé, le buisson ;
Tandis que la Vénus dont la hanche s'évase,
Dormait, sous le manteau royal de la moisson.

Les lévriers pleurant l'assomption de Diane,
Accouchaient d'une lune au visage inconnu ;
Des prophètes notaient les propos de leur âne,
Et d'étranges prélats dansaient le ventre nu.

Des marchands de citrons roulaient des cigarettes
Sous les yeux curieux d'archanges monoclés ;
Les chefs de train tiraient les grands coqs par la crête ;
Et saint Pierre, éperdu, ne trouvait plus ses clés.

Olympio vieilli marmonnait son rosaire ;
Les neuvaines partaient en congé de dix jours ;
Les aigles cultivaient des jardins dans leurs aires ;
Et Charles Six sautait, coiffé d'un abat-jour.

Les fraises relisaient, dans la paix des parterres,
Quelque sombre roman conçu par Ravailac ;
Paul de Koch écrivait des maximes austères ;
Et des tunnels en fleurs se plongeaient dans les lacs.

Et cet absurde songe élevait ses tourelles,
Babel désordonnée et mûre en vision,
Qui, prenant ma pensée et mes mots pour poutrelles,
Risquait de s'écrouler sur mes illusions.

C'est alors que, pour vivre un songe plus solide
Et verser dans mes yeux les ferveurs de l'oubli,

Je suis, vertigineux, parti comme un bolide,
Brûlant de tous les feux dont tu m'avais rempli.

* * *

Et j'ai mis à tes pieds mon cœur libre d'entraves,
Mon cœur qui voyageait pour venir jusqu'à toi,
Ce cœur que, de tes mains, tu fis vibrant et grave,
Et qui vient, aujourd'hui, se soumettre à ta loi.

Accepte-le, ce cœur que les extravagances
Ont ballotté longtemps sans le briser jamais,
Ce cœur qui savoura toutes les défaillances,
Mais qui sut récolter ce qu'il avait semé.

Dis à tes saints de faire accueil à ses détresses,
À tes anges, l'oubli sur ses égarements,
À tous, de lui donner sa part des allégresses
Et des saintes orgies de tes hauts firmaments.

Mais laisse-le pourtant tel qu'il fut dans ce monde,
Faible, prompt à l'amour, imparfait, hésitant,
Laisse-lui ses péchés et ses erreurs fécondes,
Puisqu'ils l'ont, à tes pieds, ramené repentant.

Laisse-lui le moyen pour qu'il se reconnaisse,
Qu'il soit lui, non un autre, et qu'il garde toujours
Les amers souvenirs des terrestres ivresses
Et les déchirements des charnelles amours.

Janvier 1933

Retour en Sicile

Montons sur le vaisseau qu'enguirlande la rose,
La verveine et le thym et le lys des vallons,
Et les vulgaires fleurs que les vers ou la prose
Ont célébré selon des mètres courts ou longs.

Un crêpe de fumée enguirlande la haute
Cheminée au cylindre repeinturé de blanc.
Des fraises, sur le pont, pourrissent dans des hottes,
Mêlant à leur odeur de plus puissants relents :

La cale est, jusqu'au bord, pleine de madrapores
Et de mères berçant des marmots vermineux ;
Et la douce asphyxie empénètre leurs pores
Au ronflement rythmé de leurs maris vineux.

Savonnant de la mer l'écorce antique et pâle,
Il glisse, et se réveille au pays enchanté
Où la blonde Sicile, aux citrons d'or étale
Ses faces de mensonge et de félicité.

Ouvrant à son soleil leurs yeux surpris et fixes,
Sur les cordes, les mâts, et sur les escaliers,
Fillettes et garçons, décoiffés par les rixes,
En guise de mouchoirs agitent leurs souliers.

Les pères, qu'ont vidés les tempêtes clémentes
Et les remous d'un sol mouvant et sous-marin,
Sombres comme des dieux condamnés à l'attente,
Sur les coteaux fleuris voient serpenter les trains.

Des visages nouveaux font, sur l'autre rivage,
De maussades regards sous leurs fronts inconnus,
Au point que les maris se cachent dans les cages,
Aussi honteux, soudain, que s'ils étaient tout nus.

Ils sentent remonter vers leur bouche affadie
Le goût du fiel ancien des déboires nouveaux ;
Et les promiscuités sont à ce point hardies
Qu'aux senteurs des paniers se joint l'odeur des eaux.

Puis, odeurs et relents font trêve : voici l'heure
Des douaniers bourrus et des sourcils froncés
Dont l'agitation les occupe et les leurre
Comme une tragédie au Théâtre-Français.

Un autre élan bientôt, ruant sur eux, les jette,
Mamelle suspendue et nourrisson au sein,
Vers une autre odyssee, à des réveils sujette
Et dont le ciel précis montre au loin le dessin.

Et c'est la vision du troupeau de silence
Le long des rocs brunis battus de flot salé,
Cortège qui déploie en de lentes cadences,
Sa ligne qui s'étreint de peu de s'affaler.

Dans leur subtile oreille où chantaient les cascades,
Dans leurs yeux que hante l'île douce au ciel pur,
C'est le commencement d'une autre mascarade :
Un donjon roide et froid cerné par de hauts murs.

À quoi bon consulter le menteur thermomètre
Rapporté de si loin protégé de chiffons !

Ils fixent le destin sournois qui vient de naître...
– Et les jets d'eau anciens giclent tels des siphons...

Ils revoient le passé : le paysage triste,
Maternel, immuable et neutre, qui, soudain,
Tant l'image quittée au fond des yeux insiste,
Devient un autre azur inondant des jardins.

Et qu'importent, dès lors, les enfants et leur fiente,
Le mur gris et la table, et l'ombre, et le pain bis,
Puisque l'illusion, devenue efficiente,
Dans le foyer éteint rallume ses rubis.

À présent, c'est le terme, et la droite muraille,
Fenêtres côte à côte ainsi qu'une prison ;
Les couloirs envahis de féroce marmaille ;
– Et la sensation de n'avoir pas raison...

Là-bas, le vaisseau stagne au vieux port sa carcasse,
Et de la cale aux mâts exhale, par moments,
L'odeur de fraise rance et d'exhalaison grasse
Des passagers partis définitivement.

Les cous entortillés dans la soie écarlate,
Les filles d'Italie ont le brun d'Orient ;
Et, soudain, la fureur de l'équipage éclate
De voir les douaniers devenus souriants.

Juillet 1936

Rêve de vie

Que n'ai-je vu, depuis que, chevauchant la lune,
J'eus le corps transpercé par son croissant aigu :
Livie, au saut du lit, mamelonnée et brune,
Appeler – l'empereur Auguste – « mon Gugu ».

J'ai vu Loth, enivré, coucher avec ses filles,
Et, l'ignorant, goûter médiocre volupté ;
Neptune, du trident, rechercher des coquilles
Sous les glauques splendeurs marines de l'été.

Balthazar ahaner sur des hiéroglyphes,
Dans l'attente du soir tragique où, sur le mur,
– Malgré sa tiare d'or et ses airs de pontife –
Un index lui dirait que son destin est mur.

... Mais parlons d'aujourd'hui : de tristes capucins
Menaient, l'ayant tout chaud étranglé de leur corde,
Vers le Père-Lachaise un jeune Eliacin,
En priant : – Faites-lui, Seigneur, miséricorde.

À l'heure où l'encrier débordé de la nuit
Répand ses barbouillis au ciel vérolé d'astres,
Mon oreille a perçu le sourd et lointain bruit
Du système d'Einstein croulant sur ses pilastres.

Que n'ai-je encore connu ? – Des lions qui broutaient
Parmi des loups distraits étrangers aux paniques ;
Et des rhéteurs vieillissés qui cherchaient, déroutés,
Le nombre des Carthage et des guerres puniques.

J'ai vu des sources d'eau inonder le verger
Et l'arbre de science incanter la verveine ;
Des verglas odorants pourrir sur l'oranger
Et des amours de feu circuler dans mes veines.

Le jour, lorsque midi fait flamber les pavés,
J'ai pu voir le Destin, aux indécises formes,
Soulever son colosse et longuement baver
– Tel un vomissement – des avenir difformes.

(Ceci dit entre nous :) Des dieux lares hurlant
Les nerfs tout affolés par les cris des prières ;
Des orateurs muets et des poissons parlants ;
Des livres plus pesants que les tombeaux de pierre.

Des marchands de lilas déguisés en pinsons ;
Des coqs libres penseurs et des cerfs schismatiques ;
D'étranges vieux châteaux qui répandaient des sons
Lorsque l'air était calme et le ciel pacifique.

Chez les adorateurs d'or et de coups de poing,
J'ai vu des gratte-ciels transportés par des nègres
Qui, souples et légers, huilés et cuits à point,
Les portaient sur l'épaule et galopaient allègres.

Sur les lacs de l'Afrique, aux bords du bleu Tana,
Mes yeux ont enfanté des négresses si belles,
Que l'on me vit passer, sans que nul s'étonnât,
Parmi les noirs enfants, du côté des rebelles.

Avec Jean Moréas, j'ai même, un jour de juin,
Dédaignant le vapeur ou l'auto vrombissante,

Pris une blanche nue, odorant le benjoin,
Pour aller de Paris à Sparte voir sa tante.

Et cela me rappelle un jour où trois pigeons
Ayant fait leurs adieux à Marie-Antoinette,
Se cachèrent trois nuits, avec moi, dans les joncs,
Avec le fol espoir de lui sauver la tête.

Et ce mardi, quand j'ai, Byzance étant en feu,
Tandis que des Mongols tiraient les seins des filles,
Écrit une épigramme à Jean de Pierrefeu,
Sur ses futurs travaux, pour lui chercher vétille.

Quelques siècles plus tard, sur un manche à balai
Ayant fait mon entrée en la déserte Autriche,
Je liai connaissance avec un chevalet
Que, de côté, barrait une mèche postiche.

Nous causâmes longtemps sur un tonneau garni
D'une bougie entée au cul d'une bouteille...
– Ce soir-là, les ciseaux avaient perdu leur nid...
La nuit était sinistre et, cependant, vermeille... –

Une veuve tirait les cartes, dans un coin
De la cave fumeuse où pleurait la chandelle ;
Un ivrogne dormait sur un monceau de foin ;
La mèche pérerait et ne parlait que d'elle.

Dehors, l'aube montait au ciel avec candeur,
Les jardins des villas parfumaient l'air de Vienne...
Mais j'avais dans les yeux un derviche hurleur
Qui se contorsionnait, étranger à ma peine.

II

Béni soit le labeur qui conçut la cité,
Les chemins asphaltés, les routes rectilignes,
La maison, le doux lit, source de voluptés,
Le teint blanc de la femme et la grâce du cygne.

Bénis soient le labeur qui fit l'homme divin
Et l'anonyme effort des morts et des ancêtres ;
Bénis soient le sorcier, le mage et le devin ;
Bénis le vigneron, le maçon et le prêtre.

Bénis les constructeurs, les obscurs pionniers,
Le Feu, le premier dieu, père de l'Industrie ;
La vénérable roue et l'inflexible acier ;
Béni l'obscur guerrier sans nom et sans patrie.

Bénis l'antique effort et ses présents bienfaits
De la matière informe aux volantes machines,
De la rude pirogue à ces vaisseaux parfaits
Qui courent sur les flots et s'en vont vers la Chine.

III

Je sais le cœur divers aux multiples saisons,
Les lyres et leur chant, et leur secrète gamme,
Nos besoins infinis, notre faible raison,
Et pareils aux jets d'eau, les désirs de notre âme.

Quel destin que le nôtre. Oui, quel étonnement :
Ainsi nous sommes prêts à dévorer la vie

Et nous sommes par elle engloutis lentement.
À quarante ans, déjà que de mélancolie...

1939

Rome – Bruxelles

Histoire romaine histoire contemporaine
Progrès
Et la grande aventure
De tes cheveux bruns sur l'oreiller
Et tes flancs énervés dans l'attente du plaisir.

Et ce cric qui soulève
Archimède en détresse dans son bikini
Sur les plages désertes de Syracuse.

Et ces juifs qui vendent des allumettes
Devant la porte Capène
Et la stupeur de César
Devant son portrait peint par Picasso.

Studieux,
PLINE L'ANCIEN
Examine
À l'Exposition de Bruxelles
Les curiosités de l'Industrie
Et le pavillon du Vatican
Et le Christ imberbe
Qui du haut de son crucifix en carton
Penche sa tête attristée
Sur Sa Sainteté Pie XII.

Mitrailles
Les motocyclettes centripètes et centrifuges

Plus rapides que des bolides
Traversant l'asphalte enflammé.

Mais Pline a son regard concentré sur César
Qui vient de donner l'ordre de fustiger le peintre.
Ensuite
Le visage olympien
Plus élégant dans sa toge qu'un dandy
Il se dirige vers le Sénat.
À brûle-pourpoint les Pères conscrits
Lui demandent des billets pour l'Exposition.
– Il n'en reste plus, dit-il, sauf pour Celle
Du Saint Sacrement
Laquelle est permanente.

Murmure et mécontentement dans l'assemblée
Mais César s'est assis
Et les Pères conscrits reprennent leur noble maintien
Après avoir jeté de travers un regard sur le calendrier :
On n'est pas encore aux Ides de Mars

Et je contemple ton corps qui se prélasse
Tes reins nus
Et tes yeux que la volupté tient encore mi-clos.

Jeanne la Folle
Qui errait dans les plates-bandes
A rencontré le prince de Monaco
Et l'a souffleté.

Scandale sans nom
La police belge accourt

Et les motocyclistes
Et les photographes de Paris-Match
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
Pour la défense des rois.

Mais le Prince sérénissime
Désire étouffer l'esclandre

Il s'adresse à la foule
Cite des vers de Géraldy
Tendres et sirupeux
Et la foule se disperse

Jeanne la Folle
Restée seule sur les plates-bandes
S'agite vainement
– Il nous déshonore ! Il nous déshonore !
Se lamente-t-elle
Et autour d'elle
Les ombres des Habsbourgs qui rôdent invisibles
L'approuvent silencieusement.

Cependant l'heure a sonné
Au cadran solaire du Destin
Voici venues les Ides de Mars
César se dirige vers la Curie

Si brusquement il se ravisait !...

Que de choses seraient peut-être changées
Dans le futur monde d'aujourd'hui
Peut-être même qu'un peu de barbe

Fleurirait
Sur les joues glabres du Christ
Au pavillon du Vatican
Mais rien !

Voici déjà les licteurs qui s'avancent
Puis Mussolini portant leurs faisceaux
Puis soutenu par les camériers secrets en robes violettes
La sedia gestatoria
Avec dessus
L'original du Penseur de Rodin
Prêté par la République française
Puis les carmélites voile baissé récitant le rosaire
Puis les cannibales avec leurs plumes
Puis Archimède avec son levier
Suivi de Pline qui porte le point d'appui
Puis avec leur casaque rouge les légionnaires
Enfin
Couronnant de lauriers son crâne dégarni
CÉSAR

Derrière lui c'est la vieille garde
Le général Cambronne portant sur un coussin de velours
Un exemplaire doré sur tranches des *Châtiments* [cramoisi
Des matelots américains ivres avec leur bonnet de travers
Les gamins de Rome et de Bruxelles
Et la foule torrentielle
Au milieu de laquelle des juifs se faufilent
Pour vendre leurs allumettes.

Cependant le canon a cessé de tonner sur les Sept Collines
César a pénétré dans le Sénat.

Et tu rouvres les yeux
Étires tes membres
Ramènes le drap sur tes reins nus
Et me demandes quelle heure est-il
Et si nous sommes toujours à Bruxelles
Et je te réponds que je n'en sais rien
Que le sommeil convie au songe
Et que le réveil pourrait n'être qu'un rêve.

1958

Seconde jeunesse d'Olympio

– Voici venu l'instant propice aux confidences :
Rapprochons-nous ; l'éclat du couchant a pâli,
Et, dans le ciel nacré d'ultimes transparences,
Le jour se transfigure et le soir s'accomplit.

Poète ! qu'as-tu fait de ta jeunesse ardente ?
Tu n'es plus aujourd'hui tel que jadis tu fus.
Parle ! raconte-moi quel démon te tourmente ?
Mon amour inquiet n'aime pas de refus.

Un avenir fécond et confus s'élabore
Dans ton âme où je sens d'obscurs enfantements.
Quelle aube va surgir, quelle nouvelle aurore
Du travail ténébreux de ton isolement ?

Tes yeux ne sourient plus à la beauté des larmes ;
L'Amour, le triste Amour, ne te pénètre plus ;
Et je vois qu'un souci t'assombrit et t'alarme,
Un souci que souvent, dans ton regard j'ai lu.

Tout pour toi n'est donc plus qu'amertume et mensonge ?
De quel venin mortel ton cœur est-il chargé ?
Quel désir inconnu te travaille et te ronge
Et te rend, à mes yeux, ô mon frère, étranger ?

Parle ! car, je le sais, ton silence est contrainte,
Et ton rôle te pèse et ton orgueil est las...
Alors, d'une voix claire, il modula sa plainte,
Et, sur un ton amer, voici comme il parla :

– Tel que je t’apparais, frondeur, sec, sans tendresse,
Cynique, indifférent à la beauté des cieux,
Je cache au fond du cœur une sourde détresse :
Je porte sans espoir, mais aussi sans faiblesse,
Le corrosif secret d’un désir malheureux.

Ce désir, ô poète ! est grand comme le monde,
Car il contient la terre et les sept firmaments ;
Il contient les flots bleus de la mer inféconde,
Les fleuves, les forêts et leur rumeur profonde,
Et la douleur de l’homme en son isolement.

Au début, ce n’était que l’amour meurtrissure...
Et nul n’aurait prévu, lorsque le mal survint,
Que cette sourde, vaine et subtile blessure
Deviendrait une plaie et serait la parure
D’un cœur toujours saignant en proie au mal divin.

Dominant la rumeur du sang de mes artères,
Analysant la cause et l’effet du malheur,
Lucide, j’ai longtemps, sans haine et sans colère,
Observé froidement, en leur changeant mystère,
Le songe et les espoirs qui décoraient mon cœur.

Puis, revêtant l’acier des puissantes armures,
Ganté, casqué, guerrier pareil aux visions,
J’ai lutté, d’une ardeur inextinguible et pure,
Contre les spectres vains et les vaines tortures ;
Mais rien n’est plus réel que nos illusions...

Que la froide raison est vraiment peu de choses !
L’esprit dans l’action n’est qu’un témoin dolent :

L'âme, stérilement, dans le corps reste enclose.
Et, malgré le soleil, le printemps et les roses,
L'homme porte en soi seul sa joie et son tourment.

Nous désirons savoir et désirons connaître :
En vain essayons-nous de nous orienter.
Esclaves, nous avons la superbe des maîtres,
Et, nos fronts appuyés aux barreaux des fenêtres,
Nous vivons prisonniers de notre humanité.

L'homme orgueilleux a dit : Le ciel est mon partage,
Hélas ! et je soupire après la royauté...
– Sur quel sombre océan, aux bords de quels rivages,
Par quel jour de colère, et de foudre, et d'orage,
As-tu perdu ton ciel et ta divinité ?

Nous sommes tous issus des races carnassières
Qui se laissaient guider par l'héroïque instinct.
Et nous, nés de leur sang, pétris dans leur poussière,
Nous subissons le joug des lois héréditaires.
L'esprit qui nous échut, par contre, est incertain...

Nos ancêtres velus vivent sous nos défroques.
Quand la bouche est mauvaise et que l'œil n'est plus doux,
Ce sont eux qu'on entend rugir dans nos voix rauques :
L'Homme évolue à peine à travers les époques
Et rien n'est plus chétif ni plus obscur que nous !

Mais il nous fut donné de goûter la souffrance,
De faire un éternel festin de nos douleurs,
Du plus profond de nous, d'extraire l'Espérance,

Et, le cœur amoureux des divines cadences,
De chanter sur la lyre et d'exalter nos pleurs.

Il nous fut accordé d'être ce que nous fûmes :
Tout un monde éclatant, sonore et musical.
Ceux qui n'ont pas connu le prix de l'amertume
Ne connaîtront jamais ce feu qui nous consume
Ni cet enchantement qui vient de notre mal.

– Ami, dis-je à celui dont la voix lamentable
Rompait l'harmonieux silence des vallons,
Puisque tu vas chantant, tu n'es pas misérable :
Ton désespoir frémit comme un beau violon.

Le plaisir des heureux et l'antique Espérance
Ne valent pas, souvent, un désespoir viril.
Ne dis-tu pas trouver, au fond de ta souffrance,
De secrètes douceurs et des bonheurs subtils ?

Ah ! ne répète pas que la vie est amère :
Tu respirez le jour... – À quoi bon blasphémer ?
Si ta douleur cessait d'exister et te plaire,
Aurais-tu pu, ce soir, pleurer pour te charmer ?

II

À Yildiz, 1903

Sultan Abdul Hamid Khan Deux, le commandeur
Des croyants, est assis, sombre en son trône auguste,
Au palais de Yildiz où l'arbre et les arbustes
Font ce beau tapis vert qu'on voit sur les hauteurs.

L'Ombre d'Allah sur terre et vénéré Calife,
Sous le lourd baldaquin de velours écarlate,
Avec son nez crochu sur sa figure plate,
Semble un aigle vieilli recourbé sur ses griffes.

Sa paupière se gonfle et couvre ses yeux ternes.
La garde de son sabre entre dans ses poils roux
Tant sa barbe retombe et se voûte son cou.
Mais son âme est semblable aux muettes citernes...

Tout autour du sultan, immobiles et mornes,
Sont rangés, chamarrés, les Francs et les Croyants,
Car aux vieux Osmanlis sous leur fez flamboyant,
Se mêlent des ghiaours porteurs d'affreux bicornes.

En ce saint jour, premier du Baïram sucré,
Le fidèle et le Franc viennent au baise-main
Et tous voudraient savoir ce que sera demain
Et les plans que mûrit le padischah sacré.

Nul ne sait ce qu'il roule au fond de sa pensée,
Ni l'étranger sournois, ni ses bons serviteurs.
Tous chuchotent, pourtant, que le Sultan a peur :
Il tremble d'une peur panique et insensée.

La lutte et les labeurs ont usé son courage.
Il se croit pris aux rets d'un incessant complot.
Il vit dans son palais comme dans un enclos.
Tel un enfant peureux, il prend de tout ombrage.

Un son, un bruit de pas : Hamid a frissonné.
Un geste : il voit la main qui brandit le poignard.
Et, si son teint est blême et son œil est hagard,
C'est que l'ombre de Dieu ne peut se dominer.

Voilà ce qui se dit et voilà ce que pensent
Ministres, courtisans, le Turc et l'Étranger...
Le Sultan, sur son trône, est, cependant, figé,
Et le long défilé du baise-main commence.

Soudain, la terre tremble et les grands lustres tintent ;
Le parquet luisant craque et le sous-sol mugit ;
Les rangs sont disloqués ; et, brusquement surgis,
On ne voit que des dos détalant fous de crainte.

Pêle-mêle, le Franc et l'Osmanli croyant,
Bicornes emplumés, turbans, fez écarlates,
Les pachas constellés avec les diplomates,
Se sont rués dehors en désordre effrayant.

Seul, au trône, est rivé l'impassible Sultan.
Même les icoglans qui veillaient sur les marches
Du trône ont pris la fuite avec les vizirs lâches :
La salle s'est vidée en un infime instant.

Pas un trait du visage impérial n'a bronché :
Il le faut lorsqu'on est l'Ombre d'Allah sur terre.

... La secousse a pris fin. À présent, le parterre
Recommence à s'emplir d'hommes d'or harnachés...

Ils reviennent muets, contrits, la mine douce,
Et reprennent leur rang en cortège serré.
Le Sultan est figé sur son trône doré...
Un sourire narquois court dans sa barbe rousse.

22 février 1956

Actium

Les trirèmes légères
Le deux d'avant les nones de septembre
Sur la mer éclairée par le soleil levant
Avant la bataille.

Au loin, pareils à des cétacés immobiles
Les lourds vaisseaux de Cléopâtre !

Sur la poupe de la trirème amirale
Le déjeuner matinal de la reine
Et ses femmes qui s'empresment autour d'elle

Calme elle sourit
Tant elle est inquiète.

*

Sur la bataille d'Actium
Jérôme Carcopino
En sait plus long qu'Octave et qu'Antoine
À travers les lignes
Plutarque lui a transmis
Les pièces secrètes

*

À Rome dans le petit jour naissant
Une vieille envoie un baiser
Vers le temple de Janus
Aux portes largement ouvertes.

*

À Nazareth, en Galilée
Joseph le menuisier
Futur époux de Marie
Est un tout jeune homme
Il rabote dans l'atelier paternel
Et la sueur coule de son front sur les copeaux

*

Derrière des nappes interminables d'océans
De l'autre côté de la sphère
Dans des espaces plus vastes que tout l'Empire romain
Des troupeaux de bêtes
Qui ressemblent à des bœufs
Dorment par groupes sur l'herbe sombre et grasse.

*

Sur les contreforts de l'Oural
Où se dressent leurs tentes
Et où personne n'a entendu prononcer
Le nom de César
Les Huns inquiets sont sous les armes
Préoccupés des tribus voisines

*

Sur le promontoire
Le paysan avec son âne Victoire
S'est mis en route !

Concile, VI^e siècle

Concile inconciliable.

Les Pères sont barbus
Et le Saint-Esprit
Niche dans leur barbe
Lorsqu'ils la secouent
Il entombe des fientes d'oiseau.

Ils se jettent
Sur la tête
Des versets de l'Écriture.

Ils tremblent d'une sainte rage.

Un vieillard vénérable
S'est évanoui.
On l'asperge d'eau bénite.
Ses adversaires prétendent
Qu'il est possédé du démon.

Ils parlent tous à la fois.
Leurs bras levés brandissent l'anathème.

Dans le tumulte
Le Légat du Pape
A été renversé de son siège.
Il se relève
Époussetant sa chape d'or.

Un exarque piétine
Sur le corps du vieillard évanoui.

Silence soudain :
L'Empereur a pénétré dans la salle.
Son regard est sévère
Sa voix grave.
Il leur dicte
Les volontés de l'Esprit-Saint.

Mais à peine l'Empereur sorti
Le tumulte recommence.

Un moineillon exorbité
Qui se cachait derrière les barbes
Se hisse sur un prie-Dieu
Et récite les versets de l'Évangile :
AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE

Sous l'effet du piétinement
Le vénérable vieillard
Est revenu à lui.

Son visage est aplati
Sa poitrine défoncée
Son ventre résorbé
Il récite le Symbole de Nicée
Mais sa voix est si faible
Que personne ne l'entend.

À minuit
Les Pères sont si fatigués
Qu'ils votent d'aller dormir.

Ils ne souperont pas
Ils sont gavés de controverses

Ils sortent
Cortège solennel.
Leurs visages en sueur brillent
Leurs mitres scintillent.
Leur souffle halète.
Ils bénissent d'une main qui tremble
En dodelinant de la tête.

Sur leur passage les fidèles
Se prosternent
Et font le signe de la croix.

Conte de Noël Les perplexités de saint Joseph

Le charpentier Joseph et sa femme Marie,
Pauvres, mais descendants d'un roi des plus illustres,
Ont enfourché leur âne et, pareils à des rustres,
Sans cortège apparent, cherchent une écurie.

Joseph est fatigué des travaux de la veille :
En fait que de détails il fallut arranger,
Afin de mettre au point les célestes merveilles,
Sans compter de très longs débats chez les bergers.

En ces temps avancés, les anges sont plus rares,
Alors qu'au temps jadis, ils foisonnaient dans l'air.
Il eut à commander, chez les fourniers de phares,
Des lumières de choix et de puissants éclairs.

Chez les enlumineurs – peintres aux couleurs riches –,
La banderole, avec le « GLORIA » voulu,
Fut marchandée avec une âpreté si chiche,
Que Joseph étonna franchement, et déplut.

Mais, lui, se souciait des intérêts célestes
Voulant le plus d'éclat avec le moins de frais ;
Comptant et recomptant tous ses deniers. Du reste,
Affairé tout le temps de peur de n'être prêt.

Il lui fallut pourvoir, en outre, dans les fermes,
Au choix d'un bœuf puissant, riche en douce chaleur,

Auscultar son épouse et calculer le terme
Avec l'obsession de ne pas faire erreur...

Pour l'âne, il hésita s'il en fallait un autre
Ou si le sien irait, quoiqu'il fût bourriquet,
Accomplit tout en grand, se montra bon apôtre,
Et fit tout ce travail sans percevoir d'écot.

Un ami, qui vivait dans l'antique Ecbatane,
À des conditions n'ayant rien d'accablant,
Garantit pour le six, sans retard et sans panne,
Des chameaux transportant un roi nègre et deux blancs.

Et chez un astrologue au long bonnet à pointe,
Qui passait pour très fort, tant il avait l'air vieux,
S'assura d'une étoile, avec la queue y jointe,
Pour être, au rendez-vous, exacte dans les cieux.

Mais voici qu'en raison de mesures comptables,
À cause de César et du recensement,
Non seulement Joseph n'a pu trouver d'étable,
Mais, pour passer la nuit, un simple appartement.

Que faire ? Sa conscience et sa raison s'affolent.
Il avait tout prévu : bêtes, bergers et rois,
Étoile, séraphins, chérubins, banderole,
Il avait tout prévu, hormis, Seigneur ! le toit !

Il savait qu'au pays de son ancêtre antique,
Pays où l'herbe est grasse et le bétail nombreux,
L'écurie et l'étable avaient, sur le portique,
Une prépondérance égale à cinq sur deux.

Tant de préparatifs, tant de mesures prises,
Tant de frais ! risquaient fort d'aboutir, à présent,
À quelque contretemps, redoutable en surprises,
Juste au jour arrêté par Dieu avant les Temps !

Aussi, pourquoi l'a-t-on choisi, lui, si modeste,
Et, quoique fils de rois, d'état simple artisan,
Afin d'exécuter, dans ces sites agrestes,
Le plus vieux et plus haut dessein du Tout-Puissant.

Il est homme après tout, en dépit de la Grâce,
Et ne profite pas du Mérite à venir...
Or, voici dérangé, dans le temps et l'espace,
Le mystère qui doit commencer pour finir.

Il regarde Marie. Elle n'est qu'une femme
Soumise en sa candeur qui s'en remet à lui.
Elle est saisie. Elle est sans parole et sans blâme,
Plaint beaucoup son époux et sent venir la nuit.

Lui médite. Il la sait humble et faible en conseils,
Pauvre enfant qui n'a pas, grosse, connu l'amour.
L'heure approche. Elle vient. Voici que le soleil
Descend et que le soir obscurcit les contours.

C'est la nuit... Quelle nuit ! La nuit prédestinée
Qu'entrave un imprévu : crise de logement...
Joseph presse son front, Marie est consternée...
Que faire et décider en un pareil moment ?

Surseoir ? Décommander tous les préparatifs ?
Donner avis à l'ange, au berger, aux lumières ?

Joseph se le demande en des soupirs plaintifs,
Puis, auprès de son âne, il se met en prière.

Dieu qui l'a désigné sait bien ce qu'il doit faire.
Joseph, se relevant, remonte sur l'ânon.
Mais déjà, dans les cieus, on entend : Paix sur terre !
À pas lents, les bergers franchissent le vallon.

Les phares scrutent l'air cherchant le vol des anges.
Joseph est secoué de frissons et de peur ;
Et la Femme, surprise à ces effets étranges,
Dans son saisissement, sent venir les douleurs.

Joseph talonne l'âne, et l'excite, et l'affole,
Craignant de n'être pas par les faits devancé,
D'arriver en retard, de voir brouillés les rôles,
Et le grand tralala, malgré lui, commencé...

À Henri Filipacchi

Épiphanie

C'est le petit Jésus étendu dans la crèche...
Si les mages savaient qu'il était dans la dèche,
Ne seraient pas venus de si lointains pays
En si bel équipage
N'auraient eu ni leur traîne et ni leurs porte-queues
Et ni tant de chameaux et ni tant de ramages,
Et ni des astres d'or pérégrinant pour eux.
Ni se seraient mis trois hors de leurs ermitages
Et de leurs hauts donjons perdus dans les nuages.
N'auraient pas emporté, toute en or, leur couronne
Pour découvrir leur chef devant le frêle enfant,

Et leur front qui fleuronne
N'eut salué personne
Qui ne fut très puissant :
Ils n'auraient pas offert l'or, l'encens, et la myrrhe
À si modeste sire
Ils auraient tout au plus envoyé leurs trois pages

Si dans le voisinage,
Apporter du pain bis,
Un peu de blanc fromage,
Et du lait de brebis.

Et chacun d'admirer que de si puissants mages
Dérangeassent leurs pages,
Pour porter en hommage,
Lait de brebis, fromage
Et savoureux pain bis,
À mince personnage.

La femme de Loth

Les hommes se tournaient
Le dos pour la prière,
Puis s'en allaient, par deux,
Dormir dans les bruyères.

Sur le pas de leur porte,
Les femmes à la chaîne,
Le regard fasciné,
Mêlaient leur chaude haleine.

Le vase déborda,
La mesure étant pleine :
Ordre au feu de bitume
De pleuvoir sur la plaine !

Loth accourt vite aux portes,
Tirant du mauvais rêve
L'épouse aux seins puissants
Qu'un rythme égal soulève.

Il la prend par le bras.
Il porte des œillères
Et lui dit : – Marche droit,
Sans regarder arrière.

Soudain, elle se fige
Et devient immobile.
Elle était toute blanche
Et n'était plus mobile.

Lâchant alors son bras,
Il poursuit seul sa route.
Le feu du ciel tombait
Sur un monde en déroute.

Loth cheminait tranquille
Et droit, grâce aux œillères,
Sans regarder les villes
Qui brûlaient par derrière.

Ce n'était pas sa faute
Si sa femme coquette,
Au souvenir des portes
Avait tourné la tête.

Devait-il – follement
Bravant le feu du ciel –
Rester près d'une épouse
Qui n'était plus que sel ?

Août 1965

La mort du principule

Soupirs que rapporte l'écho :
– Principauté de Monaco –
Tout est en deuil dans le tripot.

Le tenancier ce soir est mort :
C'était un bien bon souverain.
Il a quitté pour le grand port,
Il a subi le commun sort,
Il a conquis l'éther serein.

Et c'est l'arrêt de la roulette,
Et c'est l'arrêt des grands râteaux...

On l'a roulé dans son manteau
En uniforme de général,
Déposé dans un cercueil de plomb,
Et puis dans un cercueil de chêne,
Et puis dans un cercueil d'ébène,
Tout embaumé d'intraveineuses,
Avec des roses somptueuses,
Le souverain débonnaire
Qui n'alla jamais à la guerre
Et ne fut jamais un lion...

C'est pourquoi je le révère
Et le préfère
À Napoléon.

1948

L'amoureux éperdu

– Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !
Je t'aime éperdument...
Ton corps et ta démarche
Ta voix et ton accent
Tes regards
Tes bêtises
Ma sottise
Mes songes
Tes mensonges
Je t'aime éperdument.
Ton cœur pourri
Ton premier mari
Tous tes enfants des autres lits
Les enfants de tes amants et les amants de tes enfants
Et ton second mari
Et ton dernier amant
Et le premier aussi
Et les mots qu'ils t'ont dits
Et leurs baisers
Et leurs prouesses
Et tes soupirs
Et les petits cris
Que tu poussais sous leurs caresses.

Et j'aurais voulu connaître intimement
Tous tes anciens amants
Ceux dont tu m'as dit le nom
Et le nom et la tête
De tous ceux que tu m'as cachés

Parce qu'ils sont trop
Et que tu n'es pas bête.

Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !
Je t'aime éperdument
Avec ton cœur pourri
Tous tes anciens maris
Et tes futurs amants...

La résurrection du concierge

Il était un concierge, sa femme et sa fille.

L'homme

Était concierge du même immeuble

Depuis vingt-cinq ans

Il s'y était marié. Il avait eu sa fille.

Le concierge n'était pas mauvais homme...

– Pensez !

En vingt-cinq ans, il n'avait battu sa femme

Que six fois

Ce qui fait

Pas même une fois tous les trois ans

En somme la vie avec lui n'était pas rose ;

Elle n'était pas noire non plus.

Un jour le concierge est mort

Et sa femme et sa fille l'ont enterré.

Elles ont même sangloté

Toute une journée.

Et maintenant mère et fille

L'ont remplacé.

La mère a l'air rajeuni

Toutes deux ont la démarche légère,

Le sourire facile et heureux.

Si je leur annonçais maintenant la grande nouvelle :

– Femmes réjouissez- vous !

Votre époux, votre père
Est ressuscité
Il va
Tout à l'heure
Rentrer à la maison.

La peur du mort qui ressuscite ?
L'ennui du vivant qui revient ?

Le Mort

Saisi par Elle au cou
Et sans souffrir beaucoup,
Il est mort tout à coup ;
Il est mort sur le coup ;
La Mort lui fit : – Coucou !

Ce ne fut pas beaucoup :
Il en craignait le coup,
Mais est mort tout à coup
Et sans souffrir beaucoup.

Il n'en sent plus le coup.
Il n'y avait pas de quoi
Qu'il s'en rendit si fou :
Il est mort sur le coup
Et n'en sut rien du tout.

On l'apprit tout à coup ;
On en parla partout ;
On le plaignait beaucoup
Sans s'en faire du tout...

... Sauf sa très vieille mère,
Un peu sa sœur aussi
Qui s'en fit du souci.

Et sa femme a crié,
Pleuré et trépigné
Et puis s'est remariée.

Et ses enfants aussi
L'ont pleuré, l'ont pleuré
Des jours et des semaines,
Et puis l'ont oublié...

Sa mère l'a pleuré
Des semaines, des mois.
Et puis n'a plus pleuré,
Mais a le cœur serré
Et chasse son portrait...

Dans les soirs d'été chaud,
Elle sort prendre le frais.

Et ses amis ont dit
Beaucoup d'années après :
– Te souviens-tu de lui ?
– Mais comment donc, oui !
– Ah ! Le pauvre, ont-ils dit,
Du ton gai des vivants
Qui mangent à midi.

– Il est mort, ont-ils dit,
Mort depuis très longtemps !...

Les autres sont vivants
Et lui est mort, est mort...
Nul n'en a du remords...
– Parti avec le vent !

Le péché

Adam et Ève au paradis
Au paradis de féerie
Où les serpents sont doux
Insinuants, pervers,
Goûtent le chaud midi
Et le feuillage vert.

Et les heures résonnent
À des cadrans solaires
Épars dans le jardin
En attendant que sonne
Celle de la Colère.

Tranquilles, des lions
Et des loups débonnaires.

Le serpent à lunettes,
Subtil opticien,
Prudence circonspecte
Et science parfaite,
Rampant, glissant, survient :

– Jeune dame très belle,
Nue en vos seuls atours,
Vous aurez falbalas,
Des plats de petits fours
Et du chocolat fin
« Marquise de Sévigné »...

(S'avance lentement
L'archange que voilà
Avec le sabre igné)

– Dentelles, points de Gênes
Et crayons de Guerlain,
Numéro deux Rachel,
Cueille ! Voici ton buste
Habillé par Lanvin...

– Ange, tu parles juste...

– Et tu boiras du vin
Et tu seras toi-même
Et non reflet de Dieu...

– Je cueillerai l'emblème...

Puis le serpent s'enfuit
Le sable flamboya
Et sur la double rive
En ces temps miocènes,
Le doux lion rugit ;
Le loup soudain hurla.

Ève dit :

– Deux ou trois « tu l'auras »
Valent mieux qu'un bon « tiens »
Loin d'autre alternative !

Et depuis lors, depuis
Nous errons dans la nuit
De cette histoire juive.

Les deux parfums

Le grand Psuttâh a dit à l'esclave Akhôrelle,
– Fille, viens cette nuit dormir auprès de moi,
Car tes yeux sont si doux, tes lèvres sont si belles,
Que tu peux dignement t'étendre auprès du roi.

Akhôrelle, aussitôt, se parfumant l'aisselle,
Et l'oreille, et les reins, alla, les bras en croix,
Frêle, timide et douce, attentive et fidèle,
Jusqu'au devant du lit où reposait le roi.

Et le roi l'invita du geste sur sa couche,
Et l'esclave musquée aux yeux noirs, s'y plaça.
Et Psuttâh fit peser ses lèvres sur sa bouche
Mais d'un stérile effort vainement l'oppressa.

– Esclave, lui dit-il enfin, le sortilège
D'une infâme rivale a privé ton seigneur
De ce pouvoir d'aimer, de cet élan, que sais-je ?
Qui rend l'amour joyeux et le désir vainqueur.

Esclave, tu me vois, morne et couvert de honte,
Moi, le plus grand des rois, devant toi, vermisseau,
J'ai beau me répéter qu'étant roi, rien ne compte,
D'affreux et noirs pensers en moi livrent assaut.

Car si tu n'es qu'une esclave et moi, maître du monde,
Je reconnais ta grâce et ta jeune beauté,
Or je veux et ne peux, et ma fureur qui gronde
Rend ce fait par lui-même infime, illimité.

Suis-je homme moins qu'hier et dans mon gynécée
Ne vais-je pas choisir, à mon gré, chaque soir,
Celle qui, près de moi, dormira caressée,
Le cœur rempli de songe et de sublime espoir ?

Mais réponds librement, et, si tu peux, explique !
Akhôrelle, en tremblant, dit humblement au roi :
– Est-ce qu'un marchepied peut donner la réplique
Au maître qui transmet à l'univers les lois ?

N'ai-je pas été douce, experte et complaisante ?
N'ai-je pas parfumé ma chair de musc puissant,
Et, pareille à la mer houleuse et gémissante,
Enflé mon corps superbe et secoué mes flancs ?

Maître, tout comme toi, je crois qu'une rivale
Aura jeté le sort sur ton auguste ardeur.
Veux-tu que, devant toi, j'agite des crotales
Et que je danse, nue et lascive, ô seigneur ?

Veux-tu que je m'allonge en un tapis, par terre,
Et que, dans le miroir, tu vois mon corps languir,
Ou veux-tu que, courant, prêtresse des mystères,
Tu me poursuives, maître, et moi, cherche à te fuir ?

J'ai ouï que, souvent, l'homme épuisé s'avive
Par ces jeux simulés et ces moyens pressants,
Peut-être voudrais-tu, soudain, sur mes chaires vives
Faire mordre le fouet et voir couler mon sang ?

Dis, Maître, le veux-tu ? J'ai peur de ton silence,
De ton sombre regard et ton abattement.

Le roi dit : – Va quérir mon chef de l'Intendance
Et qu'il vienne obéir à mes commandements.

L'homme vient, se prosterne et dit : – Ô Divin Germe,
Mon Maître et mon Seigneur, quelle est ta volonté ?
– Saisis cette bavarde et l'envoie à la ferme
Garder mes bœufs cornus et mes pourceaux butés.

Il la pousse, et le roi demeure seul et sombre.
Et se plonge, muet, en pensers sans plaisir.
Et durant de longs jours, on le vit comme un ombre
Au gynécée errant passer sans plus choisir.

Un jour il fait mander son chef de l'Intendance :
– Prépare, lui dit-il, quatre cents cavaliers,
Mon char d'ivoire et d'or, deux cents porteurs de lances,
Je veux m'en aller voir fermes et métayers.

Et c'est le déploiement du royal grand cortège
Au travers de la plaine ou des poudreux vallons,
Et l'étincellement des lances qui protègent
Le roi Psuttâh traîné par six blancs étalons.

Et, dès qu'il est au seuil des claires métairies,
Le roi dit : – Akhôrelle ! On l'amène. – Ô seigneur !
Puis-je vous demander si, me voyant flétrie,
Votre âme satisfaite a chassé ses rancœurs ?

Regardez-moi ! C'est moi qui, jadis, parfumée,
Blanche comme la neige, ai dormi près de vous.
Voyez cette poussière et sentez, obstinée,
L'odeur de vos troupeaux éparse dans mon cou.

Me reconnaissez-vous ? Réjouissez mon âme
En me disant : « C'est bien. Me voici satisfait,
Car j'ai, depuis, auprès de bien plus belles femmes
Obtenu ce plaisir par ton contact défait. »

Mais le roi lui répond : – Akhôrelle, je rêve
Chaque nuit de tes yeux, de ta bouche et ta voix ;
Ton image me perce et me poursuit sans trêve,
Et mes captifs geignants sont plus heureux que moi.

J'ordonne ! Tu viendras de suite dans ma couche
Sans fards, sans musc puissant et sans pompeux apprêts,
Telle que te voici. Viens ! J'ai soif de ta bouche,
Du relent de l'étable et du parfum des prés.

Et dès lors se trouva rompu le sortilège
Et, de nos jours, la pierre inscrite a révélé
Le règne d'Akhôrelle et de son fils Dourdège,
Reine et roi sumériens en des temps reculés.

L'Immaculée Conception

Sainte Anne lave du linge
Saint Joachim met du blé en sac
Des passants traversent la rue.

Cela se passe l'an 731 de Rome
Dans une cité de Galilée
Dont on voit se dessiner les tours neuves
Derrière les arbres.

Quand elle a fini de laver son linge
Sainte Anne apporte à saint Joachim
Un bol de lait chaud
Et le saint lui dit : – Merci mon amour !
Mais cela est dit en araméen
L'an 731
Et revêt une autre résonance.

Ce même jour lorsque Joachim
Retourne des champs
Sainte Anne file la quenouille.
C'est vers l'heure où le soleil
Baisse à l'horizon.

Sainte Anne lave les pieds de saint Joachim
Puis ils se mettent à table
Ils mangent un plat d'agneau
Très épicé
Et boivent deux coupes de vin doux

Maintenant le soleil s'est couché
On ferme les auvents des boutiques
Chacun rentre chez soi.

Et tous deux se mettent au lit
Saint Joachim qui sent à ses côtés
La chair chaude de sainte Anne
Se rapproche d'elle

Et c'est un jour comme les autres
De l'an 731

Et tout pivote autour de Rome.
Depuis des années
L'univers parle du même grand personnage
Qui commande de là-bas
Et qu'on appelle à présent Auguste

Et saint Joachim est couché avec sainte Anne
Dans une petite cité de Galilée
Dont les tours neuves, derrière les arbres
Ont fondu dans la nuit.

Le lendemain réveil avec l'aube
Saint Joachim s'en va aux champs
Et sainte Anne
Aidée de sa servante
S'occupe des soins du ménage

Plusieurs semaines passent
Puis un jour sainte Anne
Dit à saint Joachim :

– Sais-tu que je ne suis pas venue ?...
En araméen cela dit bien
Ce que cela veut dire

Saint Joachim l'air béat a souri d'aise

– Comment le nommerons-nous

Si le Béni nous gratifie d'un fils ?

Demande sainte Anne.

– Nous l'appellerons Eliézer

Répond saint Joachim.

– Et si c'est une fille ?

– Si c'est une fille

Répond saint Joachim un peu attristé

Nous pourrions l'appeler Meryem.

Ordre du Sultan

– Vizir, dit le Sultan, écoute : cette nuit,
Alors que le Croissant blanchira le Bosphore
Et que le vent du sud jouera sur l'eau sonore,
Toi, tu rassembleras mes cinq zaims sans bruit.

Tu leur demanderas de te montrer la lame
Du yatagan aigu qui leur bat les jarrets :
Veille à ce qu'il scintille et soit bien acéré,
Puis, tout bas, apprends- leur ce que d'eux je réclame...

Afin que mon dessein s'opère sûrement,
Il faut tout prévenir pour évincer l'esclandre.
Dis donc à mes zaims de rôder pour l'attendre
Aux abords du palais qu'il quitte nuitamment.

Après avoir frappé, comme il est très plausible
Que du sang se répande et souille les pavés,
Mes zaims sur-le-champ auront à les laver,
Car rien de tout ceci ne doit rester visible.

Ensuite, profitant de l'heure où Stambul dort,
Qu'on attache à son coup quelque pierre très lourde,
Et quand son corps aura plongé sous les eaux sourdes,
Tu feras aux zaims compter dix livres d'or.

Vizir, j'attends de toi que tout cela se fasse.
Le vizir, à ces mots, met la main sur son cœur,
Répond, très humblement : – Je suis ton serviteur...
Et le Sultan se lève et le vizir s'efface.

1926

Panique au casino

Les lions de la balustrade
Ont envahi les grands salons
La roulette rétrograde
La boule tressaute hagarde
Et des dominos affolés courent dans tous les sens

Machine infernale
Désordre indescriptible

Fiche et plaque
Pêle-mêle
Avec les valets et les rois
Et les reines et autres bûches
Et les mascottes et les martingales
Et les règlements du casino
Et les règles de la grammaire
Et celles du savoir-vivre
Et les râteaux impitoyables
Et les belles dames aux gorges généreuses
Qui souriraient aux gagnants

Volatilisés les dominos
Et le fier drapeau qui flottait au sommet du grand mât
Et dans la grand'salle
Les jardins suspendus de Babylone
Où Sémiramis se pâmait
Au bras de Monsieur Onassis

Une chèvre entrée à la faveur du désordre
A dévoré l'étoile en papier doré de la crèche

Et dans le restaurant
Le coup de fusil est parti tout seul

Ô honte ! Quelques conseillers
Accroupis sur le tapis
Ramassent à la hâte les jetons de présence
D'affreux va-nu-pieds circulent dans le bar
Et vident le cul éventré des bouteilles ;

Les croupiers
Demeurés héroïques à leur poste
Feu sur qui bouge !
Ont raclé le fond de la caisse
Merci pour les employés !

Mais Monsieur Onassis signe soudain un chèque
Et tout rentre dans l'ordre accoutumé
Les lions regagnent les balustrades
Les yachts blancs les yachts gris
Reprennent place dans les rades
Et le fier drapeau flotte de nouveau sur le sommet du grand
[mât.

Voici les croupiers qui font leur rentrée au pas de charge
Les bûches qui renaissent de leur cendre et vont se loger
[dans le sabot
Les dames aux gorges généreuses qui apprêtent leur sourire
[pour le gagnant

Feux d'artifice et de salpêtre
Tout est en joie au casino
Le carnaval est aux fenêtres
Pour voir passer les dominos.

Réception à Yildiz, 1903

Le sombre Abdul-Hamid, sultan des Osmanlis,
Reçoit à Yildiz-Kiosk l'hommage des valis,
Des gouverneurs de bourgs, de ville et de provinces,
Des grands de son palais, des vizirs et des princes ;
Des Tchifliks-Agasis, tous scheiks ou pachas,
Car le sultan Hamid est un grand padichah.

Dans la salle du Trône où le « Toughra » s'étoile,
L'uniforme bardé d'insignes et d'étoiles,
Rangés suivant leur grade et leurs titres nombreux,
Les courtisans sont là, pensifs et ténébreux.
Devant le trône auguste où l'œil des gardiens guette,
Ils forment une haie imposante et muette :

Et d'abord, tout auprès du trône confinés,
On voit le Grand Vizir et tout son cabinet ;
Puis, les grands du palais : maréchaux, chambellans,
Portent le rouge fez avec l'épée au flanc ;
Et, derrière eux, l'air humble et le maintien craintif,
Les petits caïmakams et les mutessarifs.

Les chefs religieux, en dolman de gala
Sont modestes imams ou savants ulémas
Ils ont, autour du fez que l'arabesque brode,
Des turbans d'un blanc vif ou d'un vert émeraude.

Et le Chek-ul-Islâm est, dans leur multitude
Ce vieillard tout courbé par l'âge et par l'étude :

C'est le très vénéré Hourchid Abdul-Arik
Que coiffe, un éclatant et monstrueux sarik.

La porte soudain s'ouvre et c'est, avec fracas,
Un défilé nombreux d'armes et de soldats :
Les zaims du sultan et sa garde mongole,
Des musiciens dorés dansant des farandoles,
Des icoglans bronzés dont l'œil féroce luit
Et dont les pistolets brillent dans les étuis...

Puis, tout seul, le sultan paisible et débonnaire.

Les officiers lui font le salut militaire,
Et les vizirs, pachas, valis et caïmakams,
Touchent des mains la terre et lui font des sêlams.

Abdul-Hamid debout, d'un ton de voix atone,
Leur dit alors ces mots glacés et monotones :
– Mon vizir, mes pachas, mes zélés serviteurs,
Mon jour anniversaire est très cher à vos cœurs,
Et je viens écouter les mots décents et sages
Que vous prononcerez au cours de vos hommages.

Et le sultan Hamid, dont l'œil terne est d'acier,
Sur son trône sublime, avec ennui, s'assied.

1924

Séduction

La chaise est sur la cheminée
Le veilleur à califourchon
Et Cléopâtre acheminée
Vers l'Imperator folichon

Portant sa galère à l'épaule
Telle qu'une urne où l'eau fraîchit
Elle danse entre deux pôles
Devant le guerrier avachi

La couronne laurée en arrière
Presqu'accrochée à l'occiput
Gavée de prouesses guerrières
D'amour, de gloire, il est repu

Et s'étonne qu'insensée
Elle glisse comme un vaisseau
Avec ses voiles cadencées,
Jetant de l'ombre à ses faisceaux.

Il boit son vin, puis, comme en songe,
Voit du calice ciselé
Monter ces vapeurs de mensonges
Qui rendent beaux les vilains nez.

Il détourne ses prunelles
Du veilleur fidèle au tuyau,
Et, durement, fixe la belle
Aventurée entre deux eaux.

Sourire interne omnipotence
Elle pliera dans un moment,
Droite avec ses yeux intenses
Elle s'avance indolemment.

III

Beauté illustre

Ce jardin est resté vivant dans ma mémoire
Où les couples dansaient lorsque j'avais vingt ans.
Le voici de nouveau, tel qu'il fut dans sa gloire,
Rayonnant de jeunesse et d'éternel printemps.

Mais ceux qui le hantaient sont devenus poussière.
D'anonymes danseurs au visage inconnu,
Sous le ciel estival dansent sous les lumières ;
Et mon regard, en vain, cherche un regard connu.

Or, voici que, soudain, un souvenir s'éveille :
Cette taille penchée et ce beau front flétri
Évoquent dans mon cœur la beauté sans pareille
Qu'un long frémissement accueillait dans Paris.

Un seul homme l'approche, en avançant pour elle
Un fauteuil où la femme avec effort s'assied.
Nul ne s'est détourné. Qui sait qu'elle fut belle ?
La bouche est rétrécie et le regard d'acier.

Mais moi, je la revois, au jardin, sous les lampes,
Dans l'air fixe des soirs de juin sans mouvement,
Lorsque, le corps superbe et droit comme une hampe,
Elle passait pareille à quelque événement...

Cléopâtre

Un feuillet perdu

... Or, jugeant que ce monde est une comédie
Où l'habile et le fort l'emportent sur le faible
Je choisis désormais femme et reine hardie
La griffe du lion et les serres de l'aigle.

Je suis cruelle, ami, je n'ai pas de remords
Et comment en aurais-je à moins d'être stupide,
Quand tout jour ici-bas à la vie et à la mort
Pouvais-je me montrer moins dure et moins avide ?

César est tout puissant. Voici pour lui mon corps
Car je sais, pour la chair, de l'homme les faiblesses,
Je suis riche vois-tu. Je tiens à mes trésors
Et, pour les conserver, je sème mes caresses.

Ces Romains parvenus, ces grossiers généraux
De mes raffinements multiples et subtils
Ne voyaient que l'éclat et le feu des cristaux
Que sur mon cou royal tendaient de légers fils.

Nul d'eux n'aura compris, pas même le dernier,
Le vaincu d'Actium pour qui j'eus tant de zèle.
Mon corps dort à présent sous les secrets dattiers
N'allez pas répéter que je n'étais pas belle...

Dilemmes

Rébecca près du puits.
Jacob sur la margelle
Il faisait déjà nuit
Lorsqu'il la vit si belle.

À vingt pas de Rome,
On construisait l'échelle.
Coiffé d'un panama,
Il contemplait Rachel.

Le puits était profond ;
L'instance était latente ;
Et c'était dans le fond
Que se dressait la tente.

Fallait-il la tirer
Hors de l'eau pour Rachel
Ou suivre Rébecca
Et dérober l'échelle ?

23 février 1965

Eurythmie

Ô beauté des matins sur la terre apaisée !
Jeunesse ! renouveaux ! où reparaît soudain,
De parfums vaporeux alourdie et grisée,
La fraîcheur de la joue et la candeur du teint.

Je vous revois, du fond des âges : tentatives,
Espoirs, de vérité plus que l'autre remplis,
Vaste élargissement du monde sur les rives
Où retombaient des jours toujours inaccomplis.

Le temps hélas ! n'est plus qui t'aurait fait renaître
Et m'offrir ton désir glacé, se survivant
Comme un vert paysage à travers des fenêtres
Dans le tableau fixé qui n'a rien de vivant.

Des reculs infinis fendent la promenade ;
Ruban qui se déroule et répand après soi,
Comme un vin exprimé du jus de la grenade,
Le rubis qui fleurit de ta bouche à tes doigts.

Aussi, j'ai renié les merveilles anciennes
Pour l'actuel miracle et le présent émoi,
Et pour que ta promesse, en épousant la mienne,
Sourie à l'avenir qui se prépare en toi.

Évangile

Le soir de ce même jour
Les disciples étant réunis
Et les portes fermées
Jésus apparut au milieu d'eux
Et leur dit :
– La paix soit avec vous !

Et ils eurent grand-peur
Car il est effrayant de voir apparaître
Un mort
Que les portes soient ouvertes ou fermées
Même si c'est avec des paroles de paix dans la bouche.

Jeanne d'Arc

Quand j'avais dix-neuf ans, l'Église a, pour moi, fait
Les frais d'un imposant et rouge autodafé.
Pourtant, auprès de sainte auguste Trinité,
Près de notre Seigneur et sa benoîte Mère,
J'occupe dans le ciel trône extraordinaire,
Moi, Jehanne, en dépit de mon indignité...

J'aimais le Sire Roi, certes, mais mes pêchés
Étaient-ils tout à fait indignes du bûcher ?
N'ai-je jamais mêlé vérités à mensonges ?
Vantai-je pas des voix absentes de mes songes ?
Orgueil et vanité m'ont-ils bien conseillée ?
Avec les saints Canons n'étais-je pas brouillée ?
Quoiqu'ayant bien servi le roi Charles, mon sire,
J'ai quelquefois fléchi de cœur et de parole.
Sur mes lèvres erraient d'insolites sourires...
En un mot, je crois bien que j'étais bien un peu folle...

Mais les hommes étant beaucoup moins ce qu'ils sont
Que ce que le destin a recueilli sur terre,
Je reste Jeanne d'Arc, auréole et mystère,
Sauveur de ma patrie et sainte à ma façon.

Jésus chez saint Pierre

Notre Seigneur Jésus
S'en va-t-à Rome
Monté sur le cheval blanc
La croix au dos
La couronne d'épines suspendue au cou
Pellerin de la Passion
Il s'en va à Rome
À l'occasion de l'année sainte.

Il sera reçu en audience
Par notre saint-père le pape.

Jusqu'à ce que l'heure vienne

L'heure n'est pas encore venue
Impossible de lire
Alors écrire n'importe quoi
Par exemple :
Ciel nuageux
Vent d'est
Température extérieure
Sept degrés sept centigrades

Ulysse de James Joyce

Au temps de l'autre Ulysse
Les mers étaient peuplées de sirènes
Qui frétilaient aux bras des naufragés
Dans les glauques alcôves sous-marines
Leurs cheveux trempés d'écume étaient indéfrisables

À ma montre
Il ne s'est pas encore écoulé
Un quart d'heure

Quelle misère !
Hippocrate vieilli
Qui n'a pas de lunettes
Et n'arrive plus à lire ses ordonnances.

Lorsqu'on coupait un bout des ailes
Aux anges
Ils ne pouvaient regagner

Le ciel
Ils voletaient à ras de terre
Et n'arrivaient même pas
À se percher sur les arbres

C'est ainsi qu'ils furent domestiqués
Et que l'homme eut des anges gardiens

Platon les lèvres enflées
Par la piqûre des abeilles
Et n'arrivant plus à dissenter
Au grand effarement de ses disciples.

Hanon s'est perdu
Dans son périple

L'actuel emplacement
De Vladivostok
L'an deux mille cinq cent avant Jésus-Christ
Voilà qui serait intéressant !

Rien encore

L'heure ne passe vite
Que quand on veut la retenir.

La colère d'Achille

Le dur hiver congèle, au long des plates grèves,
La vague amère autour des courbes vaisseaux creux.
Et Pallas protectrice, invisible auprès d'eux,
Écoute la dispute et les ripostes brèves.

Mais Achille, soudain, est debout : il relève
L'injurieux défi. Son œil glauque est brumeux,
Sa voix tonne, et les chefs suivent, silencieux,
Ce grondement qui roule, et décroît, et s'élève.

Or, de l'aube du jour jusqu'à la proche nuit,
Brandissant l'éclatant bouclier qui reluit,
Il insulta le roi, puis jeta bas ses armes.

Et l'on put voir alors, malgré les froids embruns,
– Telles des pleurs de rage et de pesantes larmes –
Des gouttes de sueur couleur sur son front brun.

Mars 1941

L'ami

J'avais un ami qui rêvait d'un château
Avec des tours altières
Un château solitaire
Construit aux bords de l'eau
Je cherche ce château
Que reflétait la mer
Le long de ces coteaux
Parmi ces passagères
Et tous ces étrangers
Que l'heure du berger
Mêle à ces étrangères
Je cherche aussi l'ami
Qui s'était compromis
En rêves somptuaires

Quelqu'un m'a dit tout bas
Qu'on ne le connaît pas
Pourtant sur le plateau
J'aperçois un château
Un château solitaire
Mais le propriétaire nouveau
Du vieux château
C'est ce jeune inconnu
Que descend vers la mer
Avec un pull-over
Et un petit chapeau.

L'an 1638 à Chio

C'est des tours des donjons des créneaux de tourelles
Tartanes galions dans le port enfermés

Elle est belle
La fille qui s'en va battant le dur pavé

Elle arrive à l'église
Trempe sa main dans le bénitier
Se signe s'agenouille
Promet au saint un cierge
S'il exauce son vœu.

Louis XIII règne en France
Richelieu est vivant
Il n'y a pas un siècle que Calvin est mort
Cromwell dévore la Bible
Derrière les tonneaux de la brasserie
Bossuet quelque part est un joyeux enfant
Armande Béjart n'est pas encore née
Et Molière ne songe pas au Misanthrope
Le grand-père de la jeune fille
Qui est très vieux
Se souvient des Génois qui gouvernaient l'île
Et du seigneur Justinien
Et de la flotte de Piali Pacha
Qui parut au large, un matin,
Dressée en demi-cercle.

L'autobiographe

Il avait écrit sa vie
Et puis s'en repentit
Voulut brûler le manuscrit
Chercha en vain des allumettes
Prit un à un les feuillettes
Se mit à les mâcher
Puis à les avaler.

C'est ainsi que lentement
Patiemment
Obstinément
Il dévora sa propre vie
Et mourut d'indignation.

Tout est fini
On lui a donné le viatique
Maintenant, c'est l'agonie
Le curé s'en va joyeux
De se sentir si plein de vie.

Le tour du monde en six jours

Un anglais a fait le
Tour du monde en six jours
Il a surnagé beaucoup d'eau
Raclé la Chine
Frôlé le Cap.
De nuit
Il a atterri sur une plate-forme asphaltée
Vous êtes aux Indes
Lui a-t-on dit
Et il est reparti
Les lacs étaient des pellicules d'eau
Les grands fleuves des rigoles étroites
Les forêts vierges
De sombres bandes moutonnantes
Comme à Babel
Des langues multiples
Ont bruit à ses oreilles
Maintenant de retour chez lui
Il montre avec joie à ses amis
Les albums rapportés des aérodromes.

Les ruines

Dans un cercle de monts où celui du Parnasse,
De sa pointe neigeuse, isolée au ciel bleu,
Préside avec l'orgueil hautain d'un porte-dieu,
La ville d'Apollon s'étend dans l'herbe grasse.

Ruinés, temple et trésors s'étagent en terrasse,
Et de l'objet lui-même ainsi que de tout vœu,
Il ne reste plus rien qu'entassés en ce lieu,
Des chapiteaux brisés dont on cherche la place.

Indifférent, on passe auprès des étançons
Et, du pied, on écrase un infime tronçon
Qui, peut-être, autrefois, fut un décor de frise ;

Car le Temps ravageur a vaincu sans pitié
Le grand effort pieux, et l'on peut, sans hantise,
Pénétrer dans l'enceinte où trembla l'initié.

Le jouet

Une poupée en cire rose,
Les yeux crevés, les bras ballants,
Par terre gît, l'air tout morose,
Jetée au coin par un enfant.

Alors qu'elle était en vitrine,
Fraîche dans ses clairs vêtements,
L'enfant, d'un regard qui s'obstine,
La fixait amoureusement.

Quand le rêve devint certitude,
L'éclat s'en ternit lentement,
Car l'enfant en prit l'habitude,
Rêvant d'un autre amusement.

Et c'est pourquoi, l'air tout morose,
Les yeux crevés, les bras ballants,
Son idéal en cire rose
Gît sur le sol. – Tel est l'enfant !...

1920

L'homme à la mer

Cadavre qu'on envoie à la morgue, ô cadavre
Inconnu, signalé dans un coin des journaux,
Dans la mer entraîné comme enfin ! vers un havre,
Toi que repousse à terre indolemment le flot ;
Cadavre qui, jadis, eus, pourtant, tes soleils
Comme nous, et pris part à des instants heureux ;
Quel naufrage ont connu ta veille et tes sommeils
Jusqu'à ce fait-divers, banal et ténébreux !

Ô cadavre éternel attiré par les rives,
Flotte ! devant nos yeux détournés du néant,
Demeure à nos regards toujours à la dérive,
Gonflé de tous nos pleurs et devenu géant !
Flotte ! afin que nous tous, en rassemblant nos peines,
Nous nous voyions noyés et jumeaux avec toi,
Nous qui, si loin de toi, différerions à peine
Si nous voulions plonger dans l'océan du Moi.
Nous, à qui n'a manqué, pour être à toi pareils,
Que le débordement d'un surplus de rancœurs ;
Nous qui, plus vains que toi sous l'inhumain soleil,
Survivons d'être durs et plus légers de cœur...

19 mars 1944

Madrigal

Petit, dans la maison patriarcale et triste,
Auprès de mes parents trop soucieux de moi,
Entouré de conseils étroits et rigoristes,
Je grandis inquiet et timide à la fois.

Mes tantes, tout le temps de moi préoccupées,
Vainement m'apportaient fusil, sabre ou tambour ;
Pêle-mêle, ces jouets s'entassaient dans la cour,
Car je passais mon temps à vêtir des poupées.

Je ne me suis jamais, au jeu des collégiens,
Mêlé pour prendre part à la gaieté commune,
J'étais seul dans les coins ; et les rhétoriciens
Riaient de ma douceur et de mon infortune.

J'avais l'air anxieux, sérieux et craintif :
Je ne prenais pas goût aux passe-temps vulgaires ;
Les gaietés de l'enfant, je ne les connus guère ;
Mon front était rêveur et mon regard pensif.

Et déjà, dans mon cœur, une sourde tristesse
Qui s'infiltrait muette, en augmentant toujours,
Me donnait l'avant-goût de cette âcre détresse
Que je trouvai plus tard au fond de votre amour...

1924

Mirabeau

Pauvre, aigri, généreux, le sang tout bouillonnant,
Aimant, le jeu, l'argent, la femme et les beaux livres
Grand seigneur renégat, chaque jour je m'enivre
De l'impossible hier qui sourit maintenant.
Rien ne m'importe autant que Marie-Antoinette.
Pour elle je me trouve à deux pas d'un forfait.
Mais, ne me sentant pas la conscience nette,
Je me dis : – C'est pour toi, France, que je le fais.
Un jour, un brusque vent me secoue et m'enlève :
Je suis au Panthéon placé parmi les dieux,
Mais la gloire infidèle à mon destin, s'achève
Sous la huée affreuse et dans l'égout bourbeux.

Robespierre

Regarde-moi : décent dans ma droite perruque,
Avec ma mine austère et mon habit soigné,
J'ai le tempérament glacial de l'eunuque
Et les mornes vertus du censeur renfrogné.
Mon sang est, cependant, brûlant pour la justice,
L'amour universel et pour l'égalité ;
Aussi, vais-je entraîner, dans ces trois précipices,
Ma tête, mes amis, et le dieu Liberté.

Napoléon

Laissez tous ces valets en vain brouiller les cartes :
Le vainqueur du tournoi s'approche : Bonaparte.

Notre-Dame de Sion

À Mme Aurette R.

Ancêtres du dieu Baal
– Terrain d’occasion –
Notre-Dame des Bals
Notre-Dame de Sion

Le tout sent le renfermé !
Et que d’objets hétéroclites !

Au mur de la grand’salle
Les frères Ratisbonne
Puissants en visions.

La nuit,
Ils descendent de leur cadre,
Errent dans les couloirs,
Celui à cheveux blancs
Et l’autre à barbe noire

Ô ! Vierge de Sion
Quelle dérision !
Dans ce marché aux puces
Ils cherchent le prépuce
De leur circoncision.

Sonnet

Cet arbre qui se tord, plus noueux que le chêne,
Dans le sel nourricier plonge un tronc vigoureux.
Il n'a pas vu la mer et les flots lumineux
Auguste, il a grandi dans la forêt des frênes.

L'orage, le tonnerre et les vents furieux
Ont succédé sans trêve aux nuits d'été sereines :
L'hiver n'a pas glacé la sève de ses veines ;
Les saisons ont paré son front audacieux.

Et l'arbre séculaire, en sa vieillesse altière,
Est plus beau qu'il ne faut en sa fraîcheur première,
Lorsque, dans la forêt, il était arbrisseau.

Mais pour que son destin jusqu'au bout s'accomplisse,
À son flanc généreux, couvert de cicatrices,
Le lierre impitoyable enroule ses anneaux.

Vêpres à Montmartre

Les Sacré-Cœur
Bossus royaux
Font les chameaux
Au haut des Buttes

Ce soir au Sacré-Cœur débute
La Vierge Marie en maillot.

Table des matières

I

Chemins rebattus.....	9
Discours du Père nourricier.....	17
Écheveaux.....	19
L'alchimiste.....	22
Le poète fou parle.....	27
Le poète sous la Coupole.....	34
Les douze Césars.....	37
Prière.....	45
Retour en Sicile.....	48
Rêve de vie.....	51
Rome – Bruxelles.....	56
Seconde jeunesse d'Olympio.....	61

II

À Yildiz, 1903.....	67
Actium.....	70
Concile, VI ^e siècle.....	72
Conte de Noël, Les perplexités de saint Joseph.....	75
Épiphanie.....	79
La femme de Loth.....	80
La mort du principule.....	82

L'amoureux éperdu	83
La résurrection du concierge	85
Le Mort	87
Le péché.....	89
Les deux parfums.....	91
L'Immaculée Conception	95
Ordre du Sultan	98
Panique au casino.....	99
Réception à Yildiz, 1903.....	101
Séduction	103

III

Beauté illustre.....	107
Cléopâtre.....	108
Dilemmes	109
Eurythmie.....	110
Évangile	111
Jeanne d'Arc	112
Jésus chez saint Pierre	113
Jusqu'à ce que l'heure vienne.....	114
La colère d'Achille	116
L'ami	117
L'an 1638 à Chio.....	118
L'autobiographe.....	119
Le tour du monde en six jours.....	120
Les ruines.....	121
Le jouet	122
L'homme à la mer.....	123
Madrigal.....	124
Mirabeau.....	125

Napoléon	126
Notre-Dame de Sion	127
Sonnet	128
Vêpres à Montmartre	129

Mis en page : JePublie.com

Imprimé en France en décembre 2009

Dépôt légal : décembre 2009